

TOUS LES
VENDREDIS

Ciné- mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

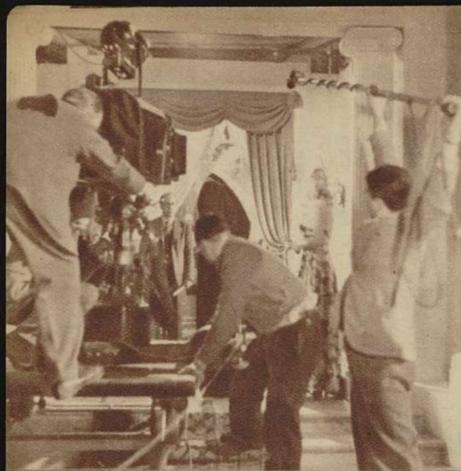
N° 19. — 12 DÉCEMBRE 1941.

4^{F.}



LIZZI WALDMULLER, piquante
comédienne, fait tout le charme
de "Folies Nocturnes"...

(Photo Tobis-cinéma.)



On vient de terminer *Papa*. Voici Jean Max et Yvonne Scheffer dans une des scènes principales de ce film.



Au cours de la réunion que Jimmy Gaillard avait donnée pour fêter ses 25 ans, on reconnaît Renée Faure, sa partenaire dans le *Prince charmant* et Brigitte Barges.

Instantanés

LES HOMMES ROUGES

Dans le bureau de Jean Cocteau. L'auteur des *Parents Terribles* décroche le téléphone qui vient de sonner et entend cette interrogation :

— Vous êtes Danton ?
— Non, répond Cocteau ; ici, Richelieu.
Et il raccroche.

TOUJOURS LUI !

Ajaccio. Au débarqué du paquebot, des pèlerins vont s'enquérir auprès de la buraliste.

— Pardon, madame, la maison natale de... ?
— De Napoléon ?
— Vous n'y pensez pas ! La maison natale de Tino Rossi ?
— De qui ?
— De Tino Rossi.
— Comment dites-vous : Tino...
— Tino Rossi. ROSSI - TINO - ROSSI.
— Tino Rossi ? Ah oui !... Connais pas.
— Vous ne connaissez pas Tino Rossi ? A Ajaccio ! Un chanteur voyons !
— Un chanteur ? Oh vous savez, il y en a tant, maintenant.

TEL PÈRE, TEL FILS

Noël-Noël a des enfants adorables. Son petit garçon est gentil tout plein et c'est un humoriste en herbe. L'autre matin dans l'autobus, il remarquait qu'un vieux monsieur avait une bosse derrière la tête et il s'écria aussitôt :

— Regarde, maman, le monsieur, il a un chignon comme grand-mère !...



DUBOST

grandirent, se multiplièrent, sans rien changer à cette manière douce et quêtée d'envisager la vie.

Si elle quittait le petit appartement de la rue du Ranelagh pour son hôtel particulier de Boulogne, Paulette Dubost ne voyait là qu'une douzaine de fenêtres de plus à pourvoir de rideaux et s'installait devant sa machine à coudre. L'éloignement ne l'empêchait nullement d'aller faire son marché aux Halles pour acquérir des denrées plus fraîches. Et à meilleur prix.

Le patrimoine familial s'accroissait. Le vison et les bijoux entraient dans la famille. Tout cela était patiemment, honnêtement acquis. Il n'y avait pas de quoi perdre la tête, ni jouer à la vedette.

Paulette Dubost, petite fille modèle, restait une jeune femme sage.

Enfin, un jour, elle se maria avec une sorte de gentleman farmer qui possédait des terres au Havre.

Il était assez peu gentleman. Mais très farmer.

Ce fut une erreur, et les amis de Paulette ne comprirent pas beaucoup cette union. Elle valait mieux, cette jolie Parisienne au cœur tendre, dont l'équilibre solide ne gênait nullement une délicatesse de cœur, une finesse de sentiments confiées à un époux certes bien musclé, mais tout de même un peu fruste.

Pendant quelques années, ce fut l'éclipse. La plupart du temps au Havre, Paulette Dubost semblait avoir abandonné l'écran. Aujourd'hui, tout est changé.

Elle est plus gaie, plus vivante que jamais. Elle est en train de divorcer.

Elle tourne dans *Opéra-Musette*. Elle n'habite plus avec ses parents qui ne l'avaient même pas quittée durant son mariage.

C'est une véritable révolution.

Près d'un homme qui l'aime, à Maisons-Laffitte, au milieu des chevaux d'un grand parc d'une belle demeure, Paulette Dubost est heureuse comme elle ne l'a jamais été.

Ne rions plus sa vie

Paulette



Une Parisienne au Cœur tendre

parmi les livres de la bibliothèque rose, mais sur le rayon des romans d'amour.
Frédéric STANE.

C'était une petite fille modèle.

Exactement comme dans les romans de Mme la comtesse de Ségur, née Rostopchine. Toute petite et ronde, avec des boucles brunes, un nez qui refusait de pousser et une gentillesse à vous fendre le cœur.

Avec sa maman qui était ronde aussi, mais d'une façon plus conséquente, avec son papa — la crème des hommes — se composait une de ces évocations comme on en trouve dans les romances.

Pour bien s'aimer ce n'est pas long ils s'aimèrent toute la vie chante Edith Piaf dans une ritournelle maintenant célèbre.

Illustration naïve mais combien merveilleuse du bonheur sur la terre, voici l'image de la famille Dubost.

Paulette grandit au milieu de baisers sonores, de petits plats sucrés et de pantoufles au coin du feu.

Cette petite fille qui leur avait été donnée, il la voulurent faite sur mesures.

On lui apprit le chant, la danse, mais avec équilibre sans jamais négliger l'orthographe et l'arithmétique. Très jeune, elle monta sur les planches, joua de menus rôles, attendue dans les coulisses par des cache-nez protecteurs et un substantiel « quatre-heures ».

Il n'était pas question de la confier à des mains mercenaires. On faisait tout « à la maison ». Les bigoudis remplaçaient le coiffeur et un bon patron, le couturier.

Rapidement, Paulette Dubost sut faire ses toilettes. Elle n'avait que dix ans et sa coquetterie, déjà, souhaitait une robe en tissu écossais qu'on lui refusa. Alors, toute seule, un jour que ce désir aigu la tenaillait trop, l'enfant s'empara du superbe parapluie de sa grand-mère qui était — ô tentation — en soie écossaise et, dans sa chambre, l'espace d'un matin, transforma les sept lés bariolés en une magnifique jupe à volants !

Paulette Dubost n'a d'ailleurs pas cessé de faire ses robes et les ensembles les plus chics de ses films sortent de ses doigts de fée.

Quand on la félicite sur sa carrière, elle répond doucement :

— Chacun son caractère. Il y a des gens qui trouvent que tout leur est dû. Moi, dès que j'ai pu comprendre combien mes parents se privaient et s'inquiétaient afin que je puisse recevoir une éducation telle qu'il me la souhaitait, j'ai voulu travailler pour les remercier.

Jeune fille accomplie, elle connaissait comme personne l'art d'accommoder le lapin eu sauce et de réussir les galettes onctueuses.

Elle gagna même un premier prix de gastronomie avec son poulet vallée d'Auge.

Dans ce ravissant tableau rose et bleu, encadré de papier de dentelle, trouverons-nous une fausse note ? Jamais.

Il y eut la première dent, la première robe, le premier rôle et la première voiture.

Paulette avait dix-sept ans, et elle était très contente de sa petite Peugeot noire.

— Je l'ai achetée avec mes économies, disait-elle fièrement.

Puis elle ajoutait un peu vite et par honnêteté :

— Papa m'a bien un peu aidée, oh ! mais pas beaucoup.

Et les dents, les robes, les rôles, les automobiles

Instantanés

DÉPÊCHEZ-VOUS ! LA NEIGE VA FONDRE !

On sait que l'action de *Patrouille Blanche* se passe en grande partie dans la montagne. Au cours d'une scène, tournée récemment à Courbevoie, Paul Azais devait entrer, avec toute une équipe de skieurs, dans une auberge bloquée par la neige.

La scène était délicate et les figurants ne répondaient pas exactement aux désirs du metteur en scène.

— Allons ! Allons ! s'exclame à son tour Paul Azais, dépêchons-nous, la neige va fondre !

Fort heureusement, la neige était du sable...

UN VERNIS A ONGLE QUI VAUT UNE ÉTOILE

Les vieux films disparaissent, mais ils ne se perdent pas tout à fait, car la pellicule usagée, par les soins de ces modernes magiciens que sont les chimistes, a encore son utilité. C'est ainsi que les vedettes d'hier, qu'elles aient nom Gaby Morlay ou Mistinguett, deviennent... des vernis à ongle ou du cirage. Comme on le voit, rien ne se perd et, d'une étoile, naît un petit univers tout aussi brillant à la pointe de vos pieds et de vos mains, madame !

SIMPLE DISTRACTION

Le caractère cent pour cent fantaisiste d'un de nos jeunes confrères se retrouve souvent dans ses articles. Voici sa dernière prouesse littéraire.

Parlant d'une femme au passé douloureux, il écrit : « Un jour, son mari est mort sans la prévenir. »

Le comble du sans-gêne, n'est-il pas vrai ?

PRÉSENTATION DE BON TON

La charmante simplicité d'Edwige Feuillère deviendra sans doute légendaire. Au studio de Neuilly où elle tournait « Mam'zelle Bonaparte », elle aperçut Simone Valère, nouvelle venue au cinéma, qui devait lui donner la réplique.

Elle s'approcha et lui dit :

— Vous êtes mademoiselle Valère, je crois ? Je suis très heureuse de vous connaître. J'avais entendu parler de vous. Permettez-moi de me présenter, je suis Mlle Feuillère...

(Photos N. de Margoli.)



Dîner à l'improvvisu après le travail: Michèle Alfa, Maurice Teynac et le producteur du film « La neige sur les pas », M. Jean-M. Théry.



Dans la cour du studio Tobis à Épinay ; pendant la pause, Carette et Madeleine Sologne cueillent... des champignons !

CHASSÉ-CROISÉ

Raimu, qui est actuellement souffrant, doit commencer dans quelques jours *Les inconnus dans la maison*, sous la direction d'Henri Decoin. Il a également l'intention de jouer sur la scène des Variétés dans une reprise de *Marius*, la célèbre pièce de Marcel Pagnol. Ses partenaires seraient Charpin qui reprendrait son rôle de la création, Berval qui jouerait celui de Pierre Fresnay et Mireille Ponsard qui reprendrait celui d'Orane Demazis.

Il est curieux de constater que *Topaze*, qui fut créé aux Variétés, est joué actuellement au Théâtre de Paris et que *Marius*, qui fut créé au Théâtre de Paris, sera repris aux Variétés. C'est là un curieux chassé-croisé.

GEORGES MILTON CHERCHE UN PYJAMA

Une indiscretion nous a fait relever, dans un journal de Nice, le petit entrelait paru dans les colonnes des petites annonces :

« Georges Milton demande pyjama grande taille, pour jouer La Fessée. S'adresser au Nouveau-Casino (7150). »

Ou bien Georges Milton est un resquilleur, ce qui ne nous étonnerait nullement, car il a déjà fait ses preuves ! ou bien, encore, et cela est plus plausible, le chef de la publicité du Nouveau-Casino fait preuve d'ingéniosité et d'originalité.

Instantanés

A NE PAS PRENDRE AU PIED DE LA LETTRE

Le plus grand ennemi de l'acteur, c'est la photographie. L'actrice qui n'a que sa beauté pour talent est aussi exaltante qu'un décor en carton pâte. Au bout de cinq minutes, on a envie d'aller prendre l'air.

Si on en croit les affiches, tous les films sont des chefs-d'œuvre.

C'est aussi embêtant pour les chefs-d'œuvre que pour les navets.

Ce qui paraît évident, c'est que certains metteurs en scène ne comprennent rien au cinéma tant qu'ils s'obstinent à faire de la mise en scène.



Au cocktail de la Synops, donné en l'honneur de Louise de Vilmorin, voici Jean Cocteau et Fernand Ledoux en extase devant un... coquillage.



M. Gale, délégué en zone occupée du Secrétariat Général à l'Information et à la Propagande, cause avec Mme Tual à ce même cocktail.



Paulette Dubost : un visage chiffonné et rieur qui semble être au goût d'Albert Préjean.

Photos Archives.

Pénombre avant la GLOIRE...



Jacqueline Rembaud au visage pathétique; quand elle exprime la douleur, elle sait ce dont elle parle.



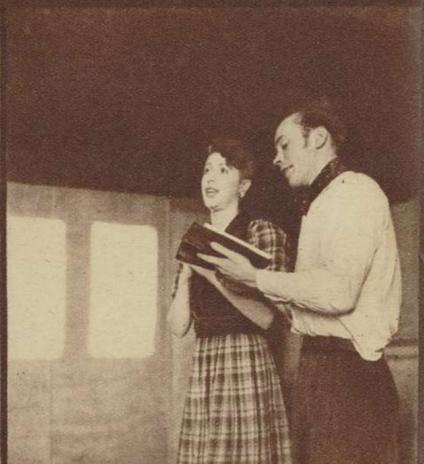
Professeur et élèves sont attentifs. Le soleil tient lieu de projecteur.



— " Plus de gaieté, c'est terne ". Mme Fontan corrige une réplique.



C'est un modeste !



« Quelle félicité correspond à vos vœux ? »



La quête. Chacun fait ce qu'il peut : dix francs, vingt sous ou rien du tout.

Roland Jouve dans « L'Avare » montre bien peu son visage pour un comédien.



François Périer en visite, très entouré car il est drôle.

de vivre dangereusement, mais selon leurs rêves, illuminés d'espoir et de ferveur. A la fin du cours, il y a une quête où chacun donne ce qu'il peut car il faut bien payer le studio.

Au théâtre des Mathurins, salle comble à l'orchestre ce vendredi matin. Ce n'est pas une répétition de travail, non, mais le cours de Marcel Herrand et Jean Marchat — et pour cette fois c'est la scène, avec ce qu'elle nous promet pour l'avenir, qui a envahi les fauteuils des spectateurs. Et quel public ! On connaît les répliques, les intonations et les silences et juge avec une implacable lucidité de jeunes. Cette salle des Mathurins me donnait l'autre matin l'impression de ces concerts où les invités suivent dans la salle sur une partition, la symphonie interprétée par l'orchestre. Les classiques de la musique cèdent aux classiques de la littérature chez Marcel Herrand et Jean Marchat. Mlle Yvette Etiévant, fille du metteur en scène de cinéma, nous a montré une Bérénice pleine de dignité et de pudeur.

— Un peu plus de langueur orientale, Yvette ! recommande Marchat.

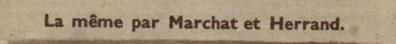
Les élèves sont attentifs. Plusieurs d'entre eux jouent dans la pièce actuelle des Mathurins « La Fille du Jardinier ». Pierre Viala, la vedette de la petite troupe, a remplacé Marcel Herrand dans « Le Baladin du monde occidental ». Mlle Labourdette suit les cours avec assiduité. Rolande Forest vient d'être engagée par le théâtre de l'Essai dans une pièce de Jacques Segin « Broce-liande ». Mlle Denise Bailly est victime d'une timidité d'autant plus regrettable qu'elle nous a fait entrevoir de réelles qualités dramatiques dans une scène de « Bajazet ».

Marchat donne des indications, explique avec tant d'aisance, de souplesse et de séduction, que son public d'élèves, conquis, galvanisé, communique avec lui dans un grand élan d'enthousiasme. Et sages, exemplaires : Le chien Epinard, ami inséparable de Marcel Herrand, respectueux de l'AM, et animé d'esprit d'équipe, n'a pas interrompu une seule fois. Un cabot modèle au milieu d'artistes !

(Ph. N. de Margoli.)



Une scène interprétée par les élèves.



La même par Marchat et Herrand.



Marcel Herrand invite ses élèves à un cours supplémentaire du dimanche. On verra bien les courageux ! Je pense qu'Elina Labourdette viendra. Elle a crié : « Chic ! »



Une scène d'amour tout à fait dans la tradition. Marchat, Herrand et toute la salle sont attentifs.



UN JOURNALISTE AU STALAG

ou les Aventures d'un prisonnier dans les Studios Allemands

— Connaissiez-vous un opérateur de prises de vues qui s'appelle Kohula ?
— Je pense bien. C'était un bon ami à moi.
— Eh bien ! c'est moi !
— Non, pas possible !
Nous échangeâmes une cordiale poignée de main. Nous parlâmes de Paris, des camarades communs qu'il n'avait pas revus depuis 1935.
— Et Edmond Gréville ? Et X ? Et Y ? Et Z ? Dites-leur quand vous les reverrez que je conserve de l'époque où je travaillais avec eux un bon souvenir et que j'espère les revoir tous, bientôt et en bonne santé.
Et pendant une demi-heure, nous bavardâmes, évoquant une époque déjà lointaine.
Ainsi, deux amis, portant chacun un uniforme différent, l'un officier allemand, l'autre modeste sous-officier français se retrouvaient après une longue séparation. L'un était libre, l'autre non. Ainsi rapprochés, ils oublièrent ce qui les avait éloignés et parlaient de leur commune vocation : le cinéma.

Je rentre au camp.

Je ne demeurai pas très longtemps dans le service des « Beleuchter ». Après un stage de quelques jours à celui des accessoires la « Requisite », je quittai la Bavière et rentrai au Stalag pour des raisons de santé qui me valurent d'être rapatrié au début d'octobre.
Ce ne fut pas sans émotion que je laissai derrière moi mes camarades. Certes, la vie qu'ils mènent à Geiselgasteig n'est pas pénible, elle est agréable, quoique peu reconfortante, mais il est dur de rester ainsi loin de son pays, des êtres qui vous sont chers. L'exil est une bien lourde épreuve. Les directeurs de la Bavière le savent, c'est pourquoi on ne les remercia jamais assez pour les attentions qu'ils ont chaque jour envers les prisonniers français qu'ils emploient.
Aujourd'hui, j'ai la chance d'être enfin de retour chez moi, mais je pense toujours aux copains que j'ai laissés au Kommando 2240, aux autres du Stalag VII A. Je leur souhaite à tous : « Bon courage et bonne chance. Puissez-vous être vite de retour dans notre chère France et lorsque nous serons réunis, évoquant ensemble les heures tristes de notre pauvre vie de pri-

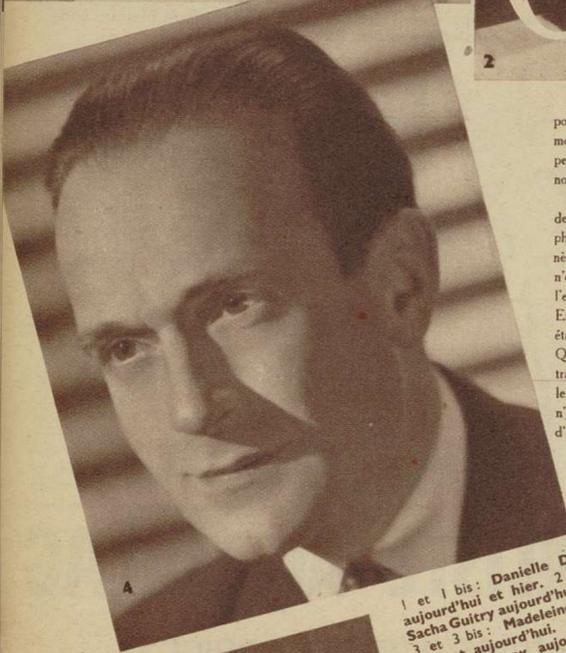
sonniers, nous n'oublierions pas les braves gens que nous avons rencontrés là-bas et qui, bien que nous fussions des ennemis, n'ont pas hésité à avoir pour nous un mot de réconfort et un geste de charité.
Quant à vous, amis lecteurs, qui avez eu la bonne fortune de ne pas être emmenés loin de votre foyer, de ne pas quitter notre beau pays, ne soyez pas égoïste. Supportez les restrictions de notre vie d'aujourd'hui avec patience et résignation. Là-bas, ils sont courageux, mes camarades. Ils vous montrent l'exemple. Et que sont vos misères à côté des leurs. Montrez que, comme eux, vous êtes Français et que vous êtes dignes de notre chef, le Maréchal Pétain.
Et un jour viendra où tout cela ne sera plus qu'un lointain passé.
Le soleil, à nouveau, brillera de tous ses rayons sur une France belle, saine et heureuse.

GEORGE FRONVAL.

FIN

Voici le curieux groupe de machinistes que formaient notre collaborateur et ses compagnons de captivité du Stalag VII A. A leurs pieds les claquettes du film "Philine" (Photo personnelle)



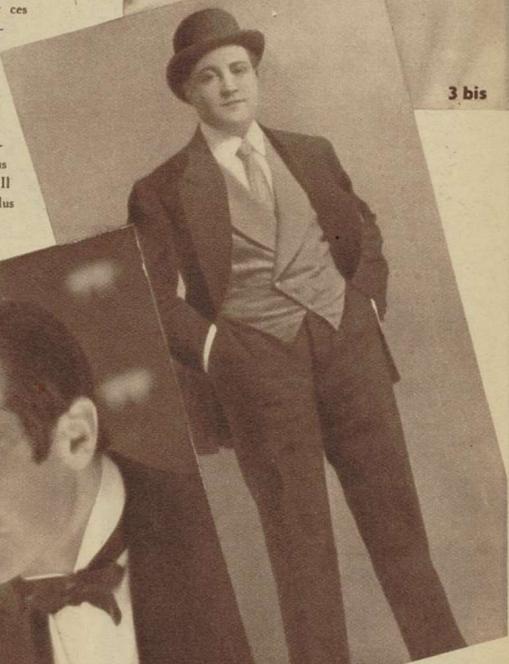


O Temps

Le thème d'un film, en cours de réalisation, a pour objet la relativité du temps. L'auteur nous montre, de façon plaisante, qu'il n'est que d'échapper à l'attraction terrestre pour ne plus mesurer nos années avec notre calendrier grégorien.

Sans considérer le problème de ce point de vue de Sirius, on peut se demander, en regardant ces photographies, si le temps, même sur notre planète (quand il s'agit d'étoiles il est vrai) n'est pas susceptible de se remonter à l'envers?

En effet, voilà ces vedettes telles qu'elles étaient hier et telles qu'elles sont aujourd'hui... Qui peut encore parler de l'irréparable outrage des ans? Aujourd'hui, où tout est sous le signe de la jeunesse, on ne dit pas : « Il n'y a plus d'enfants » mais bien, il n'y a plus d'anciens »...



Suspend ton vol...

1 et 1 bis: Danielle Darrieux, aujourd'hui et hier. 2 et 2 bis: Sacha Guitry aujourd'hui et hier. 3 et 3 bis: Madeleine Renaud hier et aujourd'hui. 4 et 4 bis: Pierre Fresnay aujourd'hui et hier. 5 et 5 bis: Maurice Chevalier aujourd'hui et hier.

Photos Archives.

Quand PRÉJEAN est Swing

...il marche sur la tête

— Voilà qui pourrait corser mon numéro, n'est-ce pas Mimile?



— Il faudrait retoucher ce passage? Qu'en pensent Albert et Lysiane?

ALBERT PRÉJEAN, après quelques mois d'absence, est de retour à Paris. Sifôt parmi nous, il a repris son activité, sollicité, à la fois, par les producteurs de films et aussi par les directeurs de théâtre.

— C'est que je viens de faire une série de représentations de music-hall sur la côte d'Azur et en Suisse, nous confie-t-il lors d'une rencontre imprévue dans les Champs-Élysées. Qui je présente un tour de chant agrémenté de claquettes et de danses qui est en quelque sorte un sketch d'optimisme et de bonne humeur. D'ailleurs, mon vieux, tu pourras te faire toi-même une opinion, car je vais passer dans quelques jours sur la scène du Normandie. Si tu veux en avoir un avant-goût, eh bien, viens demain matin chez moi, je répète avec Lysiane Rey, ma partenaire, et Emile Prud'homme, le célèbre joueur d'accordéon, qui sera mon principal accompagnateur.

Le lendemain, accompagné d'un photographe, je sonnais à la porte du petit pavillon qu'habite Albert Préjean en bordure du Parc des Princes. Le sympathique artiste, malgré l'heure matinale, était déjà au travail. Tandis qu'Emile Prud'homme, assis sur le bras d'un fauteuil, faisait courir ses doigts sur les touches de son accordéon, Albert Préjean et Lysiane Rey répétaient le plus sérieusement du monde. Soudain, Préjean s'arrête.

— Non, mon vieux, ça ne va pas. Il y a à ce passage quelque chose qui cloche. Ecoute Mimile, on va essayer de trouver un joint.

Alors Prud'homme pose son accordéon et les trois amis s'étendant sur le tapis, le menton appuyé sur la paume de la main droite, se mirent à se creuser les méninges. Chacun, à tour de rôle, émit sa petite suggestion. Après cinq minutes de laborieuses recherches, la solution désirée fut trouvée.

— Bravo, s'exclama Préjean en se frottant les mains, je crois qu'on a mis dans le mille. Ma petite Lysiane, on va voir ça tout de suite. Vas-y Mimile.

Lors d'un premier essai, une nouvelle modification fut encore apportée.

— Ça tombe pile, maintenant, remarque Prud'homme. Il ne faut plus rien changer.

Et pendant une bonne heure, la répétition se poursuivit. Laborieux et attentifs, les deux comédiens se donnèrent pleinement à leur travail. Le dernier refrain chanté et dansé, Albert Préjean s'exclama :

— Cette fois, c'est dans le sac! et maintenant allons prendre un godet. Nous l'avons mérité, n'est-ce pas.

Tandis que sous la conduite du maître de céans, photographe et journaliste se rendaient au bar, Emile Prud'homme eut la malencontreuse idée de proposer :

(Photos Nicolini-Le Studio.)
— Non, non, ça ne va pas du tout, cherchons mieux?



— Permettez-moi de vous présenter Albert Préjean.
— Ça colle, c'est épatant, il y a du swing dans l'air.



— Mon petit Albert, si j'étais toi, j'agrémenterais ton numéro d'acrobatie.

— C'est vrai, c'est une excellente idée.

Et imité par sa partenaire, le sympathique artiste fit aussitôt les pieds au mur. Il chanta même dans cette inconfortable position, mais ne fut pas du tout satisfait du résultat.

— Ton idée est ridicule, mon petit Mimile, j'ai maintenant le sang à la tête.

Et l'on s'en fut prendre un verre au bar.

Après quoi, toute la petite troupe s'en fut au garage prendre chacun un vélo et, peu après, le trio, joyeux, pédalait vers les Champs-Élysées. Sur la scène du Normandie, Albert Préjean s'essaya pendant une demi-heure.

— Ça ira, dit-il satisfait en s'épongeant le front, la dernière répétition terminée.

— Et tu passes bientôt?

— A dater du 16 décembre, c'est-à-dire dans quelques jours. C'est un numéro que j'ai présenté sur la côte d'Azur et en Suisse. C'est un sketch au cours duquel je chante plusieurs chansons de films et je crée deux nouveaux airs : Je veux faire du cinéma, et Quatre murs et un toit.

— Et le cinéma?

— Depuis l'armistice, j'ai tourné deux films, l'un je préfère l'oublier, l'autre a pour titre Caprices. Comme pour Quelle drôle de gosse! Danielle Darrieux est ma partenaire et Léo Joannon mon metteur en scène. Ce film qui est encore inédit doit sortir prochainement.

— Des projets?

— Oui, mais encore rien de précis. On me propose un rôle dans La Hutte d'Acajou, un film qui serait tiré du roman de Germaine Acremant. Je dois voir demain un metteur en scène qui doit me lire le scénario d'un film sensationnel. Or, chaque fois qu'on vous propose un rôle dans un film, celui-ci est toujours sensationnel. Quand les prises de vues sont terminées, on s'aperçoit souvent qu'il y a maldonne! Enfin ne désespérons pas. Demain peut-être m'offrira-t-on l'oiseau rare que j'attends depuis des années.

En attendant mon vieux, nous allons aller vider le verre de l'amitié avec Lysiane Rey et ce brave Emile Prud'homme.

George FRONVAL.

Albert Préjean et Lysiane Rey sont satisfaits. Leur numéro est au point.



Sur les écrans

enchantement. Tout concourt, d'ailleurs, à notre agrément, l'image comme le texte, l'imagination charmante des auteurs comme l'interprétation de tous ces petits bonshommes qui semblent jouer à être acteurs.

Le scénario nous conte une aventure pleine de réduction encore que quelque peu invraisemblable. Mais l'in vraisemblable sait être attachant lorsqu'il se mue en conte de fée. Tous ces mêmes qui se mettent à l'ouvrage pour payer la réparation d'une verrerie que l'un d'eux a malencontreusement brisée, nous racontent une belle histoire qui vaut son pesant d'éclats de rire. Ils sont infiniment attendrissants et leurs ingénieuses activités nous émeuvent autant qu'elles nous amusent.

Que de trouvailles ! Chaque image a la sienne et chacune a son rebondissement. Les auteurs n'en ont pas raté une ; même celles qu'on attend sont là et le « gag » final dont le film ne pouvait se passer, n'a pas été oublié, lui non plus. C'est été dommage.

Donc, excellent scénario de Gaston Modot et Maurice Hillero, dialogue dru, vivant, juste, de Marcel Aymé qui a bien du talent, mise en scène pleine de vie, de pittoresque, de mouvement qui place d'emblée le jeune metteur en scène Louis Daquin, hier encore assistant de Jean Grémillon pour *Remorques*, parmi les meilleurs de ses aînés, tel apparaît *Nous, les Gosses*, film baigné de rires et dont certaines scènes, certaines répliques furent applaudies.

L'interprétation enfantine, elle aussi, est meilleure que celle des grands. Elle est, du moins, plus attrayante, ayant eu, en somme, la meilleure part du gâteau. Elle a, de plus, le mérite de la fraîcheur,

de la spontanéité, de l'inattendu et, pour elle, le cœur du public. Pourtant Louise Carletti est une délicieuse petite fleuriste et Gilbert Gil, qui semble un peu jeune pour son personnage, Larquey, aux prises avec un rôle qui n'en est pas un, André Brunot, Maurice Gènevais, Louis Seigneur, Marcel Pérès sont bons. Mais, seul, Raymond Bussières, pour ses débuts, dépasse l'honnête moyenne. Il doit faire son chemin.

FOLIES NOCTURNES

C'est une farce, une joyeuse farce qui déroule ses péripéties multiples dans un mouvement débordant de verve, de drôleries, de trouvailles comiques, où cependant l'amour, le charme, l'élégance ont leur place.

Le succès d'*Opérette*, de Willy Forst, inspira sans doute ce film qui, comme lui, se situe en 1900 et appelle aux flonflons-flons de l'opérette. *Folies Nocturnes* respecte, en quelque sorte, l'unité de temps, de lieu, puisqu'il se déroule à Berlin, en vingt-quatre heures, le jour de la Saint-Sylvestre.

Le fantaisiste Théo Lingens, qui est aussi metteur en

scène ou sur la scène de l'Apollo où l'aventure prend son essor le soir de la première de l'opérette *Fin de Siècle*.

Le comique y fleurit sous toutes ses formes, de la clownerie la plus échevelée à la comédie de salon et rebondit de péripéties en péripéties, dans un imbroglio de scènes, de verve et de



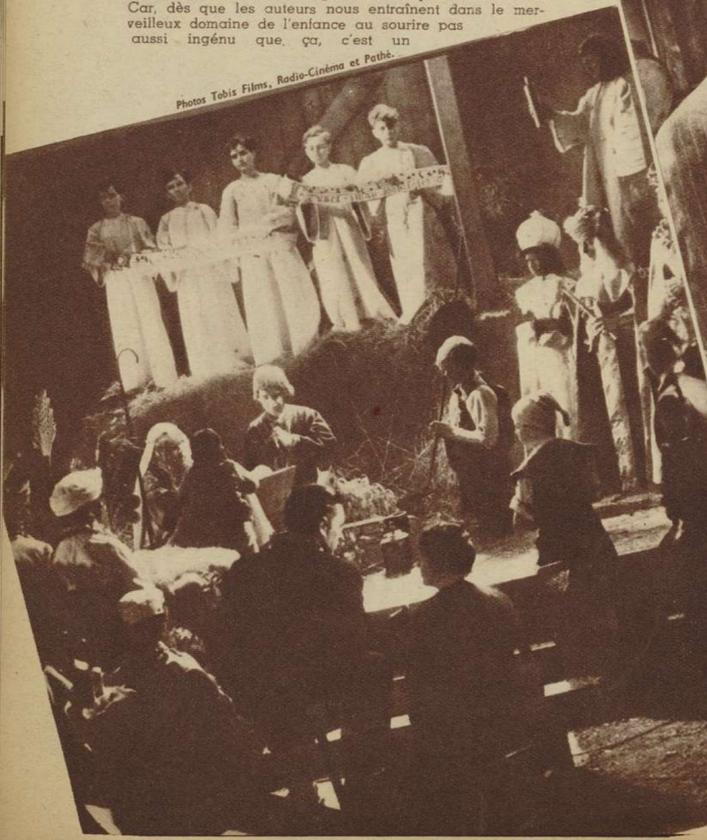
Lizzi Waldmüller, l'héroïne de *Folies Nocturnes*.

NOUS, LES GOSSÉS

C'est à croire qu'il est enfantin de faire un film d'enfants. Depuis *Emile et les détectives*, en passant par *La Maternelle*, *La rue sans issue* et ses dérivés, *Les Disparus de Saint-Agill* et jusqu'à *L'Enfer des Anges*, tous ont été parfaitement réussis. *Nous, les Gosses*, à son tour, est une charmante réussite.

Cette impression est renforcée du fait que dans ce film même, qui est le premier de Louis Daquin, les scènes des grands sont nettement inférieures à celles des petits. Serait-il donc plus facile de faire jouer des enfants que des acteurs aguerris ? On pourrait le croire. Car, dès que les auteurs nous entraînent dans le merveilleux domaine de l'enfance au sourire pas aussi ingénu que ça, c'est un

Photos Tabis Films, Radio-Cinéma et Pathé.



Jean Tranchant et Jane Sourza dans *Ici l'on pêche*, dont nous donnerons la critique dans notre prochain numéro.

Une émouvante évocation de Noël dans *Rivalité*.

scène, a donné à ce film un rythme qui va fort bien à l'époque que tumultueuse qu'il évoque ainsi qu'à la gaieté dont sont empreintes ces images d'un soir de fête. Découpage et montage sont à louer en l'occurrence, ainsi que la façon dont le metteur en scène a su animer tout son monde, que ce soit dans les restaurants élégants où réveillonent certains de ses personnages, dans les kermesses populaires où se fourvoient quelques au-



Rivalité, un nouveau film dont l'action se déroule au Tyrol.

LES ACTUALITÉS

tenue différentes qui forment, en dépit de leur multiplicité, un tout cohérent, clair et agréable à suivre. La musique, de Paul Lincke, attendrie ou joyeuse, verse sur tout cela l'attrait d'une inspiration infiniment séduisante.

Le film a les interprètes qu'il lui faut. Lizzi Waldmüller, déjà chanteuse dans *Bel Ami*, est ici une vedette d'opérette, et ce rôle lui va bien. Elle est jolie, capiteuse et spirituelle. Excellente comédienne, elle est aussi danseuse et chanteuse, mais, dans la version française, ce n'est pas sa voix qu'on entend, mais celle de Claude Dalhys, qui est habile et jolie.

Autour d'elle évolue une troupe nombreuse, d'où se dégage l'agréable Fita Benkhoff qui incarne avec beaucoup de grâce et de malice une belle-mère dont bien des gendres raffoleraient, et Irène von Meyendorff, jolie et tendre fiancée, Paul Henckels, avec tact et mesure, un préfet de police sensible au charme du beau sexe.

George Alexander joue avec esprit au censeur qui n'est pas sans reproche, et Karl Schönböck prête son élégante prestance à un galant éditeur de musique.

Théo Lingens, metteur en scène, s'est confié le principal rôle comique de son propre film. Il va de mésaventure en mésaventure en compagnie de son compère Paul Kemp et de l'accorte Else von Mollendorff et participe à la gaieté du film en une suite de sketches dont certains sont fort drôles.

Didier DAIX.

De toutes parts, de tous les points de l'Europe s'affirme et se précise la coalition contre le bolchevisme. C'est à Berlin un important congrès où les représentants de plus de dix nations apportent leur adhésion au pacte qui doit débarrasser le continent du fléau communiste.

En Hongrie, une émouvante cérémonie rassemble en une pieuse pensée les vainqueurs de l'Ukraine devant le souvenir de ceux qui sont tombés pour défendre l'Europe.

A l'Est, c'est toujours la guerre, la poussée tenace sur un front gigantesque, des glaces des régions arctiques où les Finlandais ne peuvent plus utiliser que le renne comme bête de trait, jusqu'aux rives ensoleillées de la mer Noire et les claires cités de Crimée qui renouent une à une, derrière la ligne de feu.

Images révélatrices, souvent poignantes, telle cette attaque d'une colonne motorisée anglaise dans le désert de Lybie, par les Stukas allemands.

Le spectateur participe vraiment à l'action ; l'avion pique, se relève, la mitraille jaillit, la terre soudain se renverse en un looping impressionnant.

Témoignages irréfutables d'une lutte sans merci dont les éléments modernes contribuent, semble-t-il, à rappeler les combats de titans célébrés par l'antiquité... Et comme de ceux-là, un monde nouveau doit naître !

P. A.

Folies Nocturnes nous apporte tout le charme de 1900.

RIVALITÉ

Voici un film qui sort à son époque et plaira aux amateurs de sports d'hiver, car il se déroule tout entier au Tyrol dans de magnifiques paysages de montagne.

L'intrigue est fertile en péripéties : accident, incendie, procès... La rivalité est, bien entendu, une rivalité amoureuse. Deux hommes convoitent la même femme et comme ce sont des cœurs rudes, ils

n'hésitent pas à employer de grands moyens. Mais tout se termine au mieux pour la joie du spectateur.

La neige est la vedette du film qui réunit pourtant d'excellents interprètes : Fritz Kampers, Héli Finkeneller, charmante sportive, Hans Holt, Ferdinand Meyerhol et Else Gerhardt.

Signalons aussi le précieux concours des Petits Chanteurs de Vienne qui apportent parmi tant d'événements dramatiques, une note d'émouvante fraîcheur et l'appui de voix pures comme leurs cœurs d'enfants.

Excellent spectacle où mener les moins de 16 ans.

Quelques uns des petits interprètes anonymes de "Nous, les Gosses".



de la semaine



Le moussaillon et sa tante - Wicky Verley - écoutent les histoires de Champi et en oublient de manger...



Autour de la table familiale on est plus attentif à la distribution des vivres...



Mme Prévost donne à Jojo la mauvaise habitude de goûter les plats. Mais Champi n'est pas en reste et lui donne celle de fumer la pipe.

LE MOUSSAILLON *de Romainville*



— Je crois qu'il fera l'affaire, estima Gourguet.

Mais il hésita devant la délicatesse presque féminine du visage de l'enfant. En cette minute se joua l'avenir de Georges Prévost : les dieux lui furent favorables. On parlait de lui faire faire un essai.

Quelques instants plus tard, Jojo rentrait chez lui en déclarant à sa mère qu'il allait faire du cinéma.

La brave femme haussa les épaules. — Mais maman, c'est vrai ! — Tu ferais mieux de songer à rentrer à l'école, répliqua-t-elle.

La rentrée était proche et Mme Prévost ne connaissait que cette réalité. — « Les miracles, c'est pour d'autres », pensait-elle.

Rêve-t-on d'avenir dans une demeure en planches où toute une famille vit dans deux petites pièces et une cuisine minuscule ?

Il est vrai que la maisonnette est entourée d'un jardinier où les topinambours se sont multipliés. Mais ces quelques arpents ne sont pas du luxe.

On se croirait ici plutôt sur la zone. Il est merveilleux que la fortune, toute aveugle qu'elle soit, ait frappé à la porte de cet humble séjour.

Mme Prévost dut bientôt s'incliner devant le miracle.

Son fils avait fait des essais concluants. Ce fut M. Prévost, peintre en bâtiment, qui signa le premier contrat.

A Marseille, rien ne l'a surpris. C'est curieux comme rien ne surprend les Parisiens.

En quelques heures, il s'est accoutumé à la vie et aux exercices physiques des petits gars de l'Ecole des Mousses. Tant qu'il dut courir, sauter, sauter sur le sable, tout marcha très bien.

Il n'en fut pas de même quand il dut monter à bord d'un canot. Les effets des vagues se firent bientôt sentir. Une promenade de quelques minutes lui donna le mal de mer pendant cinq heures. S'il ne rendit pas l'âme, ce fut tout juste.

Il opposa à sa mésaventure un sourire imperturbable.

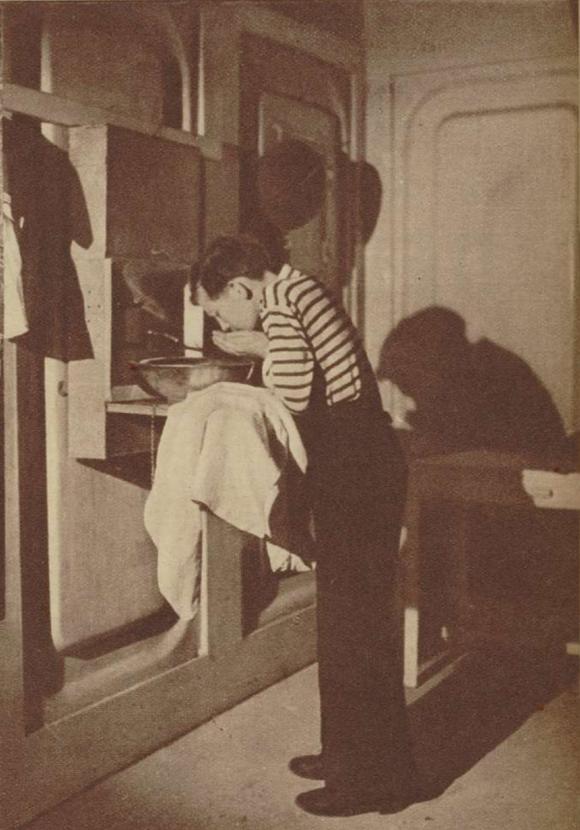
— Ce n'est que ça, la mer, dit-il. Voici un mois qu'il tourne avec Yvette Lebon, Roger Duchesne, Lucien Galas, Champi et Wicky Verley, l'aînée des Carletti. On a tout lieu de croire qu'il donnera d'excellents résultats. Il est docile, intelligent, patient. Il s'est très bien fait à la société des acteurs qui l'entourent. Ils les aiment bien tous. Mais ses préférés sont Wicky Verley et Champi. Peut-être parce qu'ils sont eux aussi de nouveau-nés au cinéma. Somme toute, ils sont de la même promotion.

Peut-être aussi parce qu'ils tiennent auprès de lui des rôles sympathiques. Le film a fait du petit « zonier » le fils unique d'une famille de marins. Le père est mort en mer. Pour éviter à son enfant une fin aussi tragique, la mère l'élève dans la crainte de l'Océan. Mais Jojo, fils de marin, est irrésistiblement attiré par le large.

Sa tante, Wicky Verley, soutient sa vocation, ainsi que le vieux loup de mer Balandon qu'incarne Champi.

Les enfants sont des artistes naturels. Ils s'imprègnent facilement de l'esprit des rôles qu'on veut leur faire jouer, que ce soit au théâtre ou au cinéma, ou dans la vie...

Yves LUCHEUX



Dans la chambre à coucher de ses parents, Jojo achève sa toilette, en attendant de mener la vie rude des mousses. Mais il retrouve très vite ses habitudes familiales dans le cabinet de toilette du bord.

Jojo est un sportif. Il aime le foot ball et, par-dessus tout, la bicyclette... Mais quand il s'est agi de manier la rame dans le port de Marseille, ce fut un autre sport. Et quel sport ! Arrivera-t-il à dégager son bateau ?



Ce fut parmi une centaine de gamins de Paris et de la banlieue que M. Gourguet découvrit le petit Georges Prévost, pour en faire la vedette du film *Le Moussaillon* qu'il achève de tourner.

Décidé à ne pas engager un petit comédien sorti du monde prétentieux d'une école de déclamation, il partit, un matin, à la chasse à l'enfant, dans les rues de Montmartre, puis à Belleville. Les gosses de Paris, ce n'est pas un gibier facile à approcher. Ils dévalent les rues par bandes tapageuses, tâchent de capter un visage au passage, ou bien prient-les de s'arrêter une seconde ! Ce serait peine perdue. C'est pourquoi Gourguet les eut à la ruse.

Il arrêta un isolé, déplia sous les yeux épatés un billet de vingt francs qu'il déchira, puis lui en remit une moitié. — Sois ici demain, dit-il, à la même heure, avec vingt de tes petits camarades, et tu auras l'autre moitié...

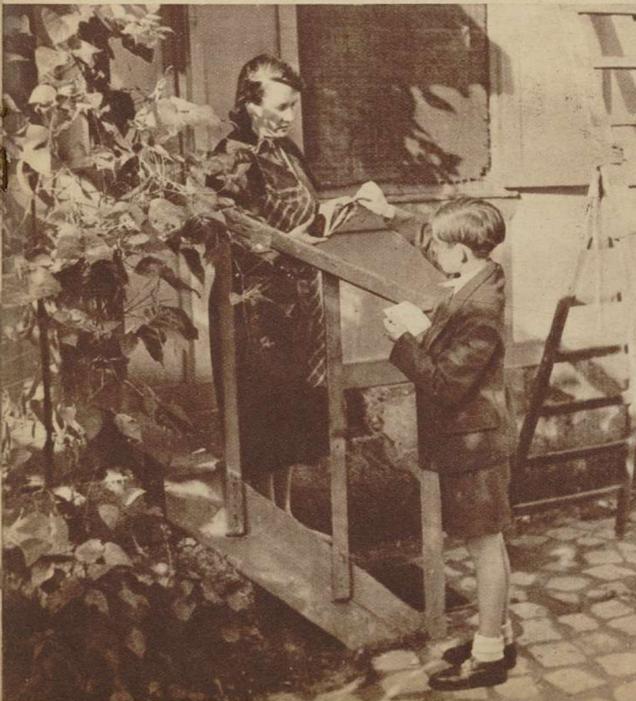
Le lendemain, ils étaient cinquante et savaient déjà que c'était pour faire du cinéma. Malheureusement, aucun ne correspondait à l'image que le metteur en scène s'était faite de son petit héros.

Sans se décourager, il poussa ses recherches jusqu'à Noisy-le-Sec, et d-là jusqu'à Romainville, où il remarqua le petit Prévost.

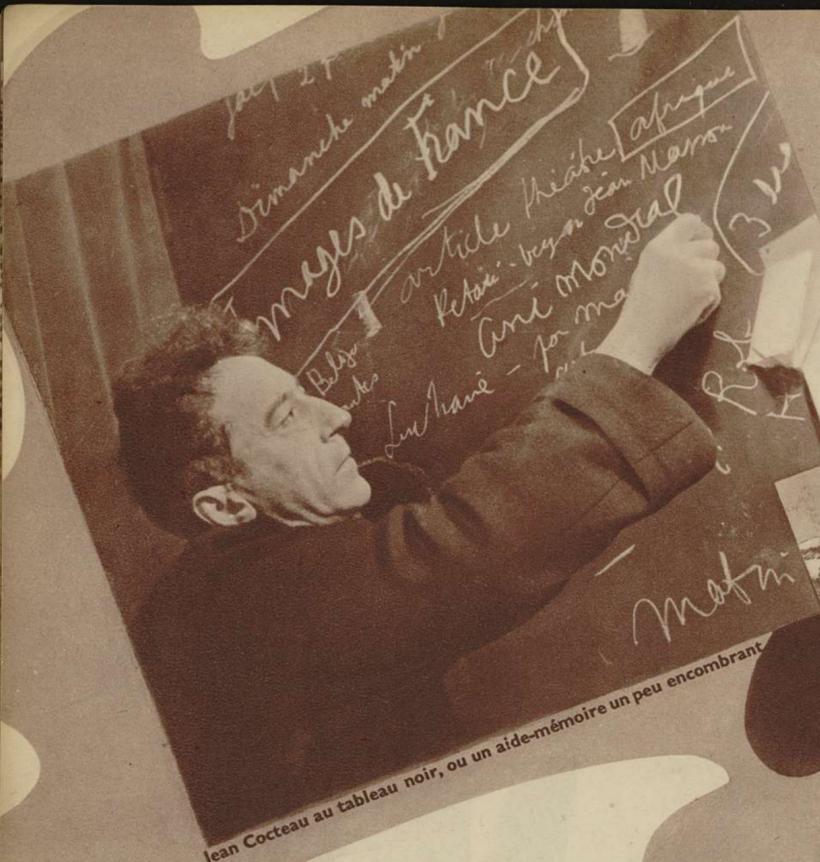
Son assistant, M. Farjolle, avait réuni quelques gosses de sa connaissance dans un bistrot ouvert sur la grande avenue qui mène à Montreuil-sous-Bois. Gourguet leur fit réciter des fables de La Fontaine. Pas un ne manifesta des dons extraordinaires. C'était déjà beau qu'ils n'aient pas oublié les récitation de l'école communale... Georges Prévost se lança dans « Perrette et le pot au lait » d'une voix aussi fausse qu'il est possible d'en avoir une, mais avec une telle spontanéité, une telle simplicité, alors que les autres faisaient malgré eux des manières, qu'il conquit son examinateur.

Pour le distraire, Mme Prévost envoie Jojo faire des commissions...

Mais Yvette Lebon, sa maman dans le film, est une mère plus pensive. Elle lui fait éprouver l'ennui d'une lecture trop sérieuse... (Photos Bernard)



POÈTES devant l'Écran



Jean Cocteau au tableau noir, ou un aide-mémoire un peu encombrant



Ce petit ange joufflu a le visage de Léon-Paul Fargue.

DES IMAGES

devant toute chose

AUTEUR de *Charmes* (en latin *Carminis*, vers ou poèmes), le membre de l'Académie française qui, dans son discours de réception, fit ce miracle de ne pas prononcer une seule fois le nom de son prédécesseur : Anatole France, M. Paul Valéry enfin, le premier poète contemporain, que l'on voit ici représenté dans son « pensoir » du quartier de Chaillot, veut bien nous dire :

— Mon opinion sur le cinéma est celle d'un homme qui le fréquente extrêmement peu. Par conséquent, tout en admirant les perfectionnements techniques de cet instrument, je puis toujours me demander si la puissance immédiate du spectacle cinématographique n'est pas de nature à créer un public de moins en moins disposé à subir des œuvres sérieuses ou, en tout cas, dont la forme littéraire constituerait le principal attrait. Mais je parle *a priori* et sans une expérience suffisante...

Telle est l'opinion de M. Valéry, philosophe autant que poète, qui pèse le pour et le contre, qui ne craint pas de s'avancer pour reculer ensuite, ou même pour demeurer en place.

Avec Léon-Paul Fargue, c'est une autre paire de manches. Léon-Paul Fargue, le poète de *Banalités*, l'auteur de *Haute Solitude*, le chroniqueur, etc. ; Léon-Paul Fargue, où est Léon-Paul Fargue ?

Ah ! quand on vous voit on vous aime,
Quand on vous aime où vous voit-on ?

...nous disait une romance du répertoire ; mais on ne voit pas Léon-Paul Fargue, on le rencontre par hasard, ou grâce aux Dieux, dans des endroits réservés, à la N.R.F., à Flore, aux Magots, et ailleurs, surtout ailleurs, c'est là qu'on a le plus de chance de le rencontrer, même quand il n'y est pas, et c'est là justement que je l'ai trouvé, avec ses trucs et ses machins, jamais les mêmes, séducteur de pianos à queue (il adore la musique), ancien abonné au gaz, proposé pour le Styx. Avez-vous lu les *Secrets de l'oreiller*, un bon vieux roman d'Eugène Sue, où il y a un propriétaire qui a fait pratiquer des chemins mystérieux dans tous les murs de sa

maison, ce qui lui permet de surveiller ses locataires, même ceux qui ne paient pas leur loyer, de connaître leur cœur, récompenser les bons et punir les méchants, eh bien, c'est cela le cinéma, et c'est aussi Paris, Paris toujours, Paris et sa banlieue, c'est-à-dire l'amour, la poésie, la zone et les fillettes cra-cra qui deviendront des étoiles, c'est le mensonge et la vérité.

Et c'est ainsi peut-être que Léon-Paul Fargue n'aurait parlé du cinéma, si j'avais pu le joindre et si Léon-Paul Fargue n'était pas un mythe — un mythe nocturne et lunaire, et dont le portrait reproduit sous les traits d'un amour jouant du sistré (il écrivit pour la musique) n'est qu'un portrait psychologique et présomé.

Et maintenant au Palais-Royal ! Chez Jean Cocteau, dans le petit entresol feutré de tapis rouges et où les portes sont d'ardoise pour noter mille rendez-vous. Quand on doit à Dieu et au Diable, on a des ardoises partout. Jean Cocteau, l'oiseleur, le poète de *Plain-Chant* et des *Allégories*, l'auteur de *la Machine à écrire* travaille pour l'écran, il écrit les dialogues d'un film tiré d'une pièce de Georges Neveu : *La Clef des songes* que tourne Marcel Carné, dans des décors de Christian Berard.

Depuis vingt ans que Cocteau se refuse à faire des films, pourquoi s'est-il décidé, pourquoi vient-il au cinéma ? Parce que c'est le moment ou jamais de faire un film traditionnel, dans la grande tradition poétique, la tradition française de Nerval ou du Mérimée de la *Venus d'Ille*. C'est le moment d'apporter au cinéma le climat poétique, l'atmosphère où nous vivions après l'autre guerre. D'ailleurs

le public est actuellement tout disposé pour cette épreuve ; surtout bien entendu, ne pas confondre l'élément poétique, l'ordre poétique avec « la poésie » entre guillemets, faire la différence !

Quittons le magicien moderne, le sorcier blanc qui sait apprivoiser les mots, et dirigeons nos pas vers le village de Passy, non loin du bois de Boulogne ; c'est là que nous allons voir Maurice Rostand, le *Page de la vie*, le poète des *Insonnies* et de *Morbidezza*.

— Le cinéma, dit-il, c'est le contraire du théâtre, j'ai horreur du théâtre filmé qui me paraît un non-sens ; ainsi, dans le film tiré de la pièce de mon père, *l'Aiglon*, on avait gardé uniquement, et abimé, ce qui était théâtre — et de quelle qualité — au lieu d'y mettre ce qui aurait pu être cinéma : Wagram, les morts se levant du champ de bataille et les chevauchées avec le duc de Reichstadt les cheveux au vent. Il ne fallait pas suivre le drame, il fallait le représenter cinématographiquement, et puis le traduire en images mouvantes.

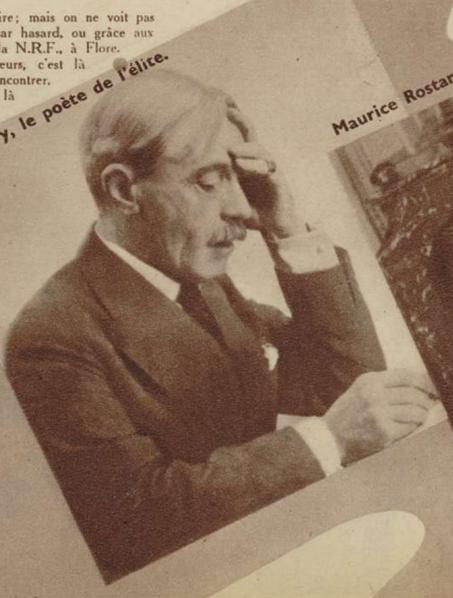
La poésie au cinéma, c'est le documentaire ; la poésie est dans les faits, dans le mouvement, non dans les mots, dans l'expression ; au cinéma, tout ce qui est style, développement verbal nous semble long...

Quand j'ai une soirée libre, j'en profite, et que de beaux films dont je me souviens : *Entrée des Artistes*, *Le qui des Brumes*, de Carné. Et récemment *Le Maître de Poste*, interprété par Heinrich George et Hilde Krall, le *Président Krüger* si magnifiquement incarné par Emil Jannings ! Le théâtre et le cinéma, c'est le rêve et la vie !

Ainsi, les poètes que nous avons quelque peu interrogés sont-ils relativement d'accord — tout en avouant leur admiration ou leur goût pour le suprême joujou fin de siècle 1900 — sur le cinéma ! Ils veulent réserver leur domaine. Est-ce à moi de leur donner tort ?

Georges GABORY.

Maurice Rostand se prête avec grâce aux exigences de l'interview.



Paul Valéry, le poète de *Félicie*.



Ph. N. de Morgoli.

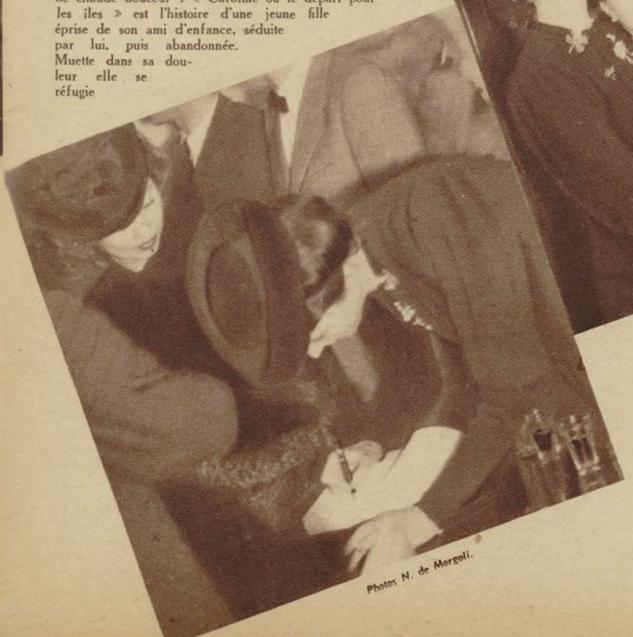


Louise de Vilmorin, une romancière qui s'impose dès sa première œuvre.

M. GALLIMARD, avec sa charmante modestie bien connue, ne veut pas que l'on parle de lui. C'est dommage, car il serait agréable de parler de son accueil, de louer son affabilité, de révéler ses projets. Ce dont je peux cependant vous entretenir, c'est de sa maison — un petit hôtel rue Sébastien-Bottin, qui lui fait un cadre moderne, escaliers blancs, vastes salons de réception, donnant sur une terrasse fleurie — très cinéma vraiment — où les visiteurs reçus « par petites tables » chuchotent comme il sied dans un endroit select entre personnes de bonne compagnie. Dans cette atmosphère agréablement parisienne qui respire l'éditeur de style, j'apprends que les femmes étaient à l'honneur cette saison ; notre Odette Joyeux avec « Agathe de Nieul l'Espoir », Louise de Vilmorin avec « Le lit à colonnes » et Jeanne Galzy avec « Les Oiseaux des Iles », une gamme nuancée de sentiments dans ce triplet. Je reviendrai plus loin sur le livre de Louise de Vilmorin.

Les amateurs de sujets romantiques seront enchantés par les « Oiseaux des Iles » de Jeanne Galzy. Dans une grande maison retirée sur le plateau limousin où les vents d'ouest, font les prés si verts, cinq jeunes filles rêvent : « des rubans bleus, de grandes jupes blanches, des cheveux blonds roulés en anglaises » ; « ce passé touchant où on aimait avec des pudeurs, des scrupules, un besoin d'absolu qui étonnent ». C'est le dramatique destin de cette famille qui nous est conté successivement par chacune des sœurs avec son interprétation, sa compréhension particulières qui nous permet de dégager la véritable nature de chacune d'elles : la tendre et suave Heu-reuse, qui étouffe un amour impossible pour son « jeune oncle des Iles », épouse par obéissance un homme qu'elle n'aime pas, et meurt poitrinaire avant de mettre au monde son premier enfant. La discrète, dévouée et sage Catherine, réplique un peu terme de son aînée Heu-reuse, si pareilles toutes deux jusque dans leur amour défendu ; mais celle-là restera fille, seule des cinq sœurs attendra la vieillesse, dépositaire du secret de la cage dorée où les « Oiseaux des Iles », mécanique cassée, ne sifflent plus leurs chansons maléfiques. Félicie et Eugénie, les sœurs rivales, toutes deux épouses du beau et inconstant François d'Orviac, mobile et incertain et par-dessus tout insignifiant. Ces filles de même sang, Félicie la violente et Eugénie la coupable et la victorieuse, se séparent pour toujours, la haine crachée au visage. Regina enfin, la sœur brune d'une autre race, mystique et tentée, dont la dernière épreuve sera la confession de sa mère, avant la paix du cloître où elle finira ses jours en priant pour la petite Heu-reuse, la fille d'Eugénie, dernière survivante de la famille, et héritière de la cage dorée exorcisée, où ne chantent plus les oiseaux des îles.

De Félix de Chazournes, un joli roman d'un rythme un peu lent mais d'une mélancolie enveloppante imprégnée de chaude douceur : « Caroline ou le départ pour les îles » est l'histoire d'une jeune fille éprise de son ami d'enfance, séduite par lui, puis abandonnée. Muette dans sa douleur elle se réfugie



Louise de Vilmorin et les producteurs de son film M. et Mme Tual.

Dédicaces... dédicaces... aimable servitude de l'écrivain.

C. R. B.

A La Chasse... aux Scénarii

CHEZ LES ÉDITEURS PARISIENS

avec son enfant dans Marie-Galante près de son père ; et l'élegant ami de ses dix ans et de son adolescence ne connaît jamais les responsabilités qui lui incombent dans ce double destin. De Claire et Line Droze, « Une famille sous un parapluie », un titre qui ne tient pas ses promesses d'originalité. Point de loufoquerie. C'est plutôt une satire qu'un roman d'atmosphère, la satire de la bourgeoisie besogneuse. Assez alerte au demeurant : le cinéma trouverait là une comédie sentimentale et humoristique, avec un joli rôle de jeune fille gaie et courageuse, impertinente avec esprit, évoluant entre les salons de l'institut de beauté à la mode où elle est secrétaire et le foyer étriqué et provincial de son frère, et menant ainsi sa vie tambour battant jusqu'au mariage.

« L'homme pressé », de Paul Morand, nous entraîne à sa suite à un rythme endiable, dans des aventures dont la cocasserie n'exclut pas une philosophie assez amère. C'est un homme pressé, anti-quinnaire de son métier, raffiné, cultivé, nous apparaît comme un grand égoïste, est séduit — c'est la loi des contrastes bien sûr — par une créole, Mlle de Boisrose, nonchalante, merveilleusement passive, avec « une immense faculté de pouvoir rester éternellement sans rien faire, ni penser à rien, comme les voiliers en quarantaine ». Le pire fut que ce couple assez dissonant attendit un enfant. Quand je dis attendi ! Hedwige naturellement se dordait, s'accrochait, se douillait, noyée de félicité. Pierre, lui, trouvait que cela n'en finissait pas ! Résultat, ils se séparèrent avant la naissance du bébé, excédés et haineux. L'homme pressé partit pour l'Amérique, délivré de cette vie au ralenti qui lui semblait monstrueuse. En avion, une crise cardiaque lui révéla qu'on ne brûle pas impunément la vie par les deux bouts. Désormais son unique souci sera de mettre une sourdine sur ses derniers jours afin d'attendre le moment où il pourrait voir son enfant « pour lui passer le témoin de cette course de relais où le père et le fils courent contre le temps ». Prévenu de la naissance de sa fille, il fit lentement les gestes nécessaires pour se rendre près d'elle, écouta derrière la porte fermée le cri de son enfant qui semblait lui dire : « Je suis arrivée, tu peux t'en aller ».

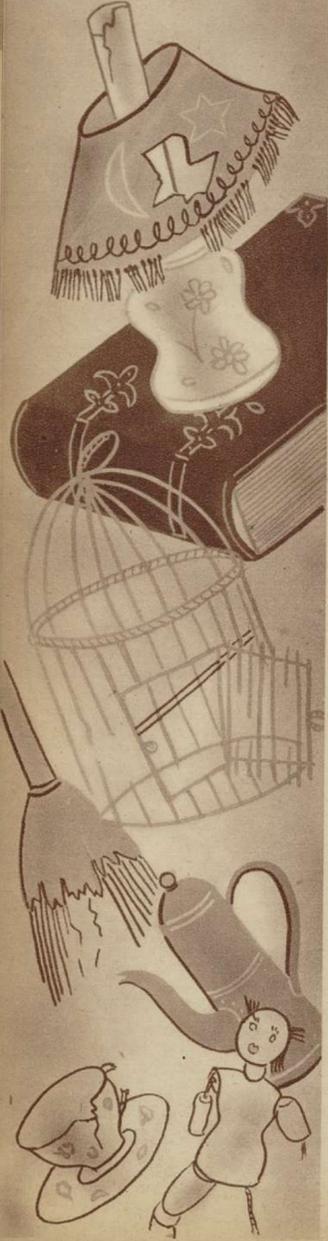
au-dessus du sien, courtise sa femme. On imaginera aisément les situations comiques et vaudevillesques traitées par la plume acérée de Marcel Aymé.

J'arrive au livre de Louise de Vilmorin « Le lit à colonnes ».

C'est un opéra dans un opéra. Décor sinistre : la prison de Meu. Le directeur, plus malhonnête qu'aucun de ses pensionnaires, puisqu'il vole un patrimoine intellectuel ; le pauvre prisonnier Rémy Bouvent, amoureux de la ravissante fille de son geôlier, malheureux, inspiré, lui dédie un opéra tiré d'une légende de son enfance « Le lit à colonnes ». Désespéré par le mariage de son Egerie, le prisonnier s'évade, apprend par affiche que son opéra est joué, l'entend fredonné sur toutes les lèvres et devant cette monstrueuse injustice, son cœur violé, sa gloire dont un autre se pare, aveuglé de douleur, fou de rancune, il retourne à la forteresse, tue le directeur indigne et meurt lui-même, tué par un gardien. Les éléments dramatiques, les décors, le romantisme de la légende, l'élément musical, tout se prête à une adaptation cinématographique.

J'ai fait la connaissance de Mme de Vilmorin au cocktail où M. et Mme Tual nous avaient priés pour la rencontrer à son passage à Paris. Je laissais à mon camarade Jack Fors le soin de vous conter l'aimable accueil de cette charmante jeune femme et sa simplicité de grande dame. Mais je suis heureuse de vous apprendre la bonne nouvelle, « Le lit à colonnes » va affronter notre public. Vous connaissez Marie Doré (Odette Joyeux), le vilain directeur Porey-Cave (Ledoux), la douce Aline (Marie Déa), le pauvre prisonnier Rémy Bouvent (Alain Cuny), le bon gardien Dix Doigts (Larquery), Musique de Francis Poulenc.

Voici un projet soigneusement construit, tous groupés autour de son auteur, producteurs, interprètes, et vous-même, monsieur Gallimard !



Lettre à Brigitte

par J. G. AURIOL

Brigitte chère,
Comme tu es impatiente et gourmande et exigeante ! Nous ne sommes pas encore à Noël et déjà tu voudrais que je te désigne le chef-d'œuvre de la saison ! Dis-toi bien que l'année s'achèvera peut-être sans nous apporter de chef-d'œuvre et que cela t'aide à attendre que ta jambe meurtrie guérisse et te permette de quitter ta campagne pour venir juger toi-même à Paris de la qualité de la production nouvelle.

Je t'ai parlé des deux ou trois films français intéressants que j'ai vus. J'en attends d'autres, de metteurs en scène qui ne sont pas des apprentis, Marcel L'Herbier, Jacques de Baroncelli, par exemple, ou de jeunes qui tiendront leurs promesses. Patiente ! D'Allemagne, depuis le printemps dernier, ne nous est encore arrivée aucune production de la qualité originale des *Mains libres*, de la pleine solidité du *Maître de Poste* ou de *La Fille au Vautour*. Néanmoins, dans *Le Cœur immortel*, l'habile Veit Harlan s'est plu à nous montrer le vieux Nuremberg et toutes les images de ce film sont joliment composées. Dans *Opérette*, Willy Forst a reconstitué avec beaucoup d'adresse, en tableaux très simples mais savants, cette espèce de petite guerre musicale qui ajouta tant au charme de la Vienne de la fin du XIX^e siècle.

Zarah Leander est une Marie Stuart un peu solennelle et sa grave beauté n'est pas celle qu'on s'attend à trouver chez cette reine légère, indocile et primesautière qui ne pouvait croire à la haine et au poids étouffant de son destin. Le film, d'autre part, manque de souplesse. Le sujet est trop considérable pour être traité à fond en moins de deux heures de projection, à moins d'être recréé par un dramaturge inspiré... L'existence de Marie Stuart est trop remplie, et remplie de trop de malheurs pour qu'on puisse autour d'elle évoquer par surcroît les complications de l'histoire de l'Europe. Illustrant à la fois la vie amoureuse de la jeune reine et la sombre politique anglaise, le film, pourtant surchargé, se termine sans laisser l'impression qu'il a éclairé tous les aspects du drame. La faute en revient à l'auteur du scénario et non à Carl Froelich qui a apporté tout son savoir-faire de cinéaste expert et son art de l'image à animer des tableaux dont le style continue franchement sans manierisme, celui de l'art pictural germanique de la Renaissance.

Le côté « carton » de la plupart des films historiques n'est jamais produit par les décors, nullement stylisés, ni les costumes délicatement retouchés par le couturier et que les comédiens ont tous revêtus avec une aisance remarquable ; non, ce sont les artifices inefficaces du scénario, qui s'attarde ici trop longtemps pour tourner court ailleurs. C'est aussi le dialogue (mais je dois te dire que je n'ai vu que la version doublée) qui ôte à cette vaste production la vérité familière et attachante qu'aurait été capable de lui donner Carl Froelich si l'on en juge par la délicatesse des scènes d'intimité de la reine, ou encore par le truculent tableau des bains rustiques où de rudes seigneurs écossais goûtent

sans gêne les flatteries ou les railleries de servantes peu farouches.

Note ceci, Brigitte, pour le jour où tu seras (qui sait ?) professeur de cinéma à l'Université de Bidon 5 : quand il se penche vers l'histoire, le cinéaste a toujours intérêt à éviter la « fresque », comme aiment à dire les directeurs de publicité, pour introduire son œil vil dans l'intimité des personnages resuscités et saisir des scènes sans cérémonie qui aient l'air d'être prises sur le vif. Et tu pourras donner à tes élèves, comme composition, sur pellicule de 9 ou 16 millimètres : faites-moi 300 mètres d'actualités sur Laurent de Médicis, Christine de Suède ou Diane de Poitiers... Pour les élèves les plus avancés, ceux du cours supérieur, il faudra leur faire faire le dialogue en même temps, car... Le dialogue, voilà, en somme, le véritable sujet dont je voulais t'entretenir aujourd'hui. En effet, le dialogue de *Marie Stuart* n'est sans doute pas le pire de ceux qui pourraient ces jours-ci, ma pauvre Brigitte, t'agacer au point de te faire quitter tes souliers dès la vingt-cinquième réplique.

« Dialogue », mot qualificatif qui désigne le style d'un écrivain plutôt que la fonction qu'il a choisie, est devenu un mot quantitatif. On dit d'ailleurs que l'on a demandé « les dialogues » à M. Z. (De là à faire de M. Z. un dialoguiste il n'y a qu'une phrase à ajouter, tu le sais, toi qui collectionnais, avant cette guerre, les nouveautés du sabir franco-sibérien et que *décapogiste* avait mis en allégresse). Oui, on dit des dialogues au pluriel, comme on dit les illustrations d'un livre. Au reste, ces vignettes peuvent être dessinées par un grand artiste et ajouter à un ouvrage un charme immense, mais qu'on ôte les gravures de Delacroix à *Faust*, *Faust* reste *Faust*.

Il en va tout autrement sur l'écran. A une époque où M. Francis Poulenc compose des « accessoires musicaux » pour le Théâtre des Mathurins, le dialogue d'un film n'est, cependant, en aucune façon accessoire. Sinon qu'on revienne au cinéma muet, moyen d'expression incomplet mais étrangement captivant. On fera ainsi des économies et on procurera un repos salutaire aux dialoguistes.

Je te l'ai dit dans ma lettre d'il y a quinze jours, nos jeunes auteurs de films ne négligent pas l'adaptation de pièces de théâtre par peur de la littérature mais, au contraire, par goût d'une certaine « poésie » qui est faite de grandiloquence en sourdine. Pas de lyrisme, telle est la consigne au Café de Flore d'où partent, vers les studios, les mots d'ordre esthétiques et artistiques du nouveau cinéma français. Pas de lyrisme, c'est démodé, mais tous les laissés pour compte du surréalisme et de la littérature « d'atmosphère ». Arrière les bijoux inutiles, les pierres précieuses et les feux éclatants des diamants qui n'éblouissent que des yeux bourgeois ! Aux ordures, au grenier, tout ce qui lui, tout ce qui sonne clair, mais bravo pour les kilomètres de guirlandes de papier, les fleurs sans parfum, les ruisseaux tristes et les mirlions de quatre sous.

Ah ! Nous n'avons pas fini d'errer sur les bords des canaux et d'être priés de nous

attendrir sur la grisaille des faubourgs et des hameaux sous la pluie, ces promenades qui pourraient être fructueuses et fertiles en surprises, mais on ne nous offrira que de pauvres jeunes filles entretenant des rêves anémiques, des poètes ratés ayant revêtu l'uniforme du vagabond sentimental et secrètement anarchiste, ainsi que l'inévitable bricoleur sentencieux qui fabrique de la poésie artisanale : bois de violon, soldats de plomb, automates ou autres accessoires du bric-à-brac 1941...

Jamais un cri d'émotion vraie, jamais un sentiment de force (ou de déchirante faiblesse). Jamais un rire de gros farceur ou de fine mouche n'éclate au milieu de ce ruban d'images consciencieusement tissé par une maîtrise de techniciens sans inspiration. Du gris, rien que du ruban gris. Je ne condamne pas en bloc tous nos cinéastes. Je leur reproche de se perdre dans la brume des souvenirs littéraires et de la poésie pour personnes pâles.

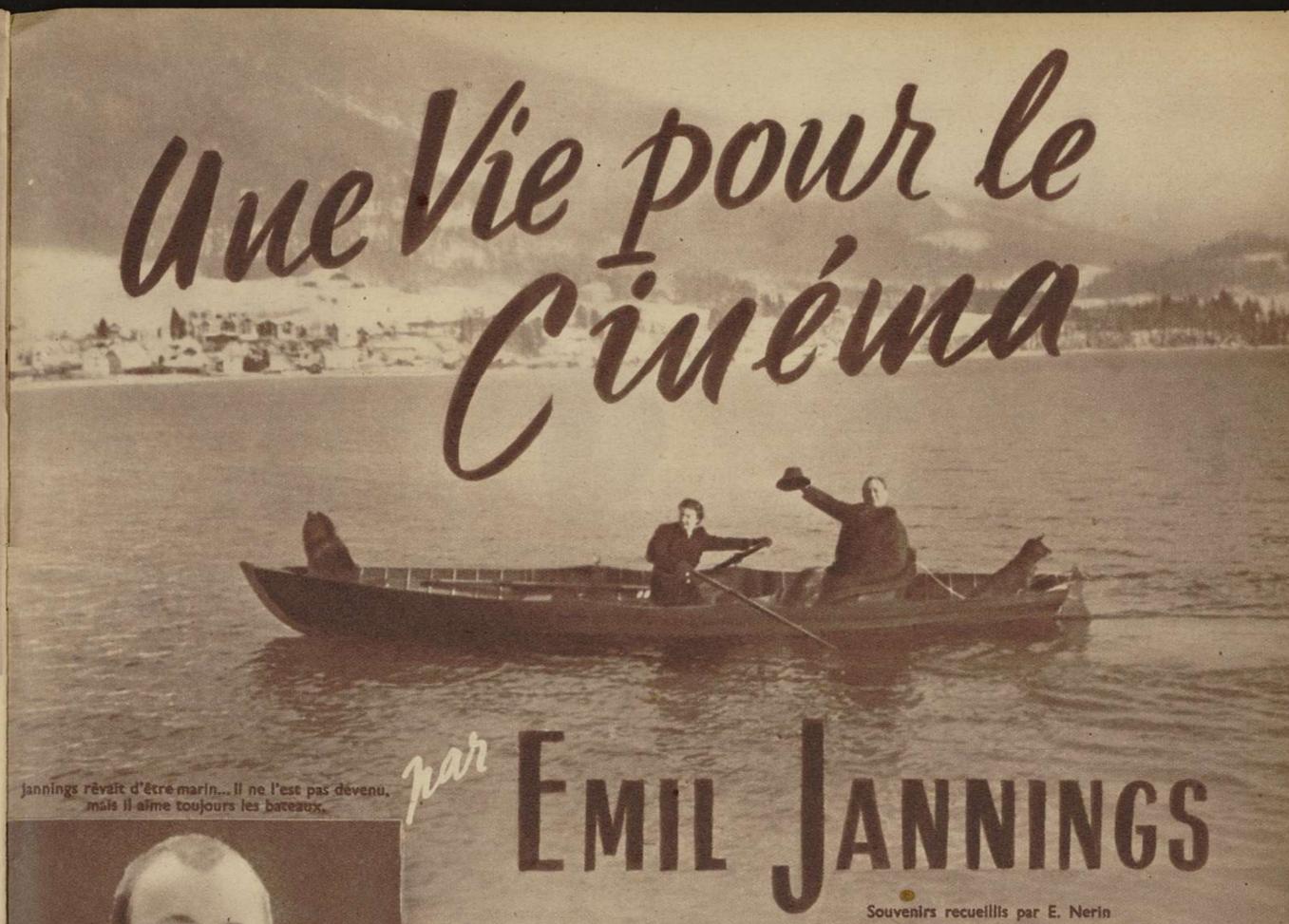
Qu'on reconstruise le Camp du Drap d'Or à Joinville, qu'on place 20 millions dans une production, qu'on engage une demi-douzaine d'auteurs et les plus savants techniciens d'Europe, ainsi que des comédiens de qualité, on ne sortira jamais qu'un navet si le film n'a pas été pensé, imaginé, composé par un homme ou un groupe d'hommes dont il est l'enfant chéri. Car un navet en or est encore un navet, et qui a le défaut sur le navet commun de n'être même pas comestible.

La plus mauvaise pièce qu'on joue en ce moment à Paris, on y trouve encore de vagues indices de la falote personnalité de son auteur. Le style, c'est souvent même le seul opérateur de prises de vues qui le confère à la photographie des scènes, tandis que le caractère des auteurs, — écrivains et metteurs en scène — ne se manifeste que par des trucs techniques ou des effets dramatiques à peine esquissés.

Brigitte, trouve-moi un moyen de faire comprendre à MM. les producteurs qu'il n'y a pas de recette miraculeuse pour fabriquer une superproduction avec seulement de l'argent, de la pellicule, des noms de vedettes, de la technique et quelques idées. Il faut encore, il faut d'abord, il faut autre chose que des idées, même bonnes, il faut de l'esprit, il faut du cœur, il faut une pensée créatrice. Et c'est pourquoi l'ami Pagnol rit au nez de ceux qui lui reprochent de faire ses films avec trois bouts de bois et de la pellicule développée dans une cuve de pastis...

C'est que les films de Pagnol existent déjà sur le papier avant d'être tournés et qu'à les lire, on les voit déjà se dérouler. Thème, récit, images, mouvements, dialogue, tout cela doit être imaginé en même temps par le ou les mêmes créateurs, — parce qu'un film est fait d'images mouvantes et parlantes suivant un récit qui illustre un thème.

Tout ce qu'on fait en ce moment, c'est de la chimie, c'est de la pharmacie, c'est de la cuisine et parfois de l'assez bonne, peut-être... Ce n'est évidemment pas ce spectacle grisant, surprenant, un peu envoûtant qu'on aperçoit dans un rectangle magique qui s'appelle le cinéma.



Jannings rêvait d'être marin... Il ne l'est pas devenu, mais il aime toujours les bateaux.

par

EMIL JANNINGS

Souvenirs recueillis par E. Nerin



Dix-sept ans, l'âge des beaux espoirs et des grandes ambitions.

Ce nom a retenti bien souvent à nos oreilles ces dernières années : Emil Jannings célèbre ses vingt-cinq ans de cinéma ; il reçoit le grand prix du film ; il interprète *La lutte héroïque* ; il obtient le coupe de la Biennale de Venise ; il est reçu par le Duce ; il présente *Le Président Kruger*, grand prix du cinéma de Venise, film de la nation... Tout cela n'est pas de la propagande, mais une preuve de l'activité prodigieuse de Jannings, car son nom est profondément lié au cinéma... Hâter, ce fut la même chose qu'aujourd'hui... Le nom de Jannings symbolise le cinéma depuis ses débuts... Plus tard on pourra peut-être départager et dire si c'est la personnalité de Jannings qui influença l'art naissant ou si c'est le cinéma qui contribua à former son génie artistique. Il est pourtant un fait certain : les souvenirs d'Emil Jannings que nous vous présentons ne sont pas les bavardages d'une vedette en quête de publicité. Ils appartiennent à l'histoire, l'histoire de l'époque la plus glorieuse du septième art. S'il est encore trop tôt pour parler de ces dernières années, on verra par les intéressants mémoires qui suivent que Jannings n'a pas hésité à nous confier quelques brins de cette précieuse expérience sans laquelle le cinéma de demain ne saurait être. E. NERIN.

Jeunesse tourmentée : « Je veux être marin ! »

Ce n'est pas sans une légère mélancolie que j'ai vu venir mon jubilé cinématographique. La jeunesse est une chose très belle, très rare et très insaisissable... et je regrette de ne plus avoir l'âge du débutant inconnu d'il y a quelque trente ans... Il n'était pas riche, il n'avait que fort peu de

talent et peu d'expérience. Mais une flamme ardente brûlait en lui... Ces jours-ci, non seulement pour votre journal, mais aussi pour moi-même, j'ai souvent songé au passé... Je me suis longuement attardé à quelques épisodes de ma vie. J'ai cherché à évoquer les figures de ceux et de celles qui me connurent... Peut-être se souviennent-ils encore un peu de moi ?... Puis-je les assurer, — tous, — que je ne les ai nullement oubliés, les amis des bons jours comme ceux des mauvais jours ?... Je suis né à Rosbach, en Suisse. Mon père était un petit industriel. Il avait un caractère assez singulier qui, je crois, a fortement marqué le mien. C'était un homme pratique et brusque, qui professait l'opinion qu'un bon muscle a tout autant de valeur qu'un cerveau. Il me disait que l'action a mille fois plus de valeur que les plus beaux discours.

Un jour que je jouais au bord de l'eau — notre maison bordait le lac de Constance — il me dit : — Tu vas te jeter à l'eau ! — Mais, je ne sais pas nager ! — Tant pis, tu le noteras ! Et il me prit à bras-le-corps et me jeta dans le lac. Je criai très fort et me débattai désespérément. Mais, peu à peu, mes mouvements devinrent plus réguliers, et à ma grande stupefaction, j'aperçus mon père, qui, tout habillé, nageait à mes côtés !...

Mon père s'efforçait de me faire comprendre que le « respect de soi-même » est la plus grande qualité qu'un homme puisse posséder. Ne jamais manquer à sa dignité, même si cela contrarie vos supérieurs. — Si ton maître te bat, prends tes livres et retourne à la maison ! me disait-il parfois. Et un jour que l'instituteur m'avait giflé, assez injustement d'ailleurs, je n'hésitai pas à quitter fièrement la classe. Mon père ne fit aucune remarque, mais il se rendit à mon école et, en pleine classe, dit quelques mots sévères à l'instituteur. N'allez cependant pas croire que je ne fus jamais corrigé par mon père. Au contraire, je ne souhaitais à personne de recevoir les raclées que l'auteur de mes jours m'administrait !...

Première rencontre avec le théâtre...

Le premier grand événement de ma vie fut un spectacle théâtral. On jouait « Freischütz ». Un monde nouveau s'ouvrait à mes yeux, un monde fantastique et troublant. Cette histoire magique et romantique m'impressionna profondément. Elle avait éveillé quelque chose de nouveau en moi-même, quelque chose qui sommeillait dans mon subconscient. La nuit, parfois, je me réveillai en sursaut et criai de peur, croyant revoir les personnages de l'opéra. Mon père s'inquiéta. Certes, il ne me refusait pas un plaisir, mais il ne pouvait comprendre mon impuissance à séparer la fiction de la vie. Il me trouvait nerveux et irascible. — Le petit n'ira plus au théâtre ! décida-t-il. Malgré cette défense, je continuai de rêver de mes personnages fabuleux. Une chose m'intriguait : — Pourquoi ces gens-là ne chantent et ne parlent pas comme dans la vie ? me demandai-je sans cesse. Première objection enfantine à l'absurde formule du mélodrame. Deux années plus tard, je suis retourné au théâtre. Cette fois, on jouait « Don Carlos ». Chose étrange, ce ne furent ni la noblesse ni la passion des personnages qui m'intéressèrent, mais la figure sombre et bourrue du roi. La lutte de ce monarque contre des forces intérieures et malsaines, ses hésita-

tions et sa dignité m'impressionnèrent fortement. La force de la personnalité a toujours exercé une influence profonde sur ma vie et sur mes pensées. Mon père partit alors pour l'Amérique. Il ne devait jamais revenir. Ma mère se retira à Görlitz avec ses quatre enfants. Il s'agissait de travailler. Je ne puis prétendre d'avoir été un bon élève. Je m'intéressais tellement à l'histoire et à la poésie que toutes les autres matières m'ennuyaient. Et mes études en pâtissaient. Je me plongeais dans la lecture de Schiller et oubliais complètement mes problèmes de mathématiques. Et, cependant, ce fut une merveilleuse époque... Je vivais avec des personnages littéraires et conversais tout seul avec eux. Lorsque ma mère me donnait les quelques sous nécessaires, j'allais au théâtre et mon bonheur était complet.

Etre marin...

A quinze ans, les jeunes gens ont toujours une grande passion... Ils veulent s'évader de la vie, nourrissent de folles ambitions et haïssent la monotonie de leur propre existence. Chez la plupart, ce désir de vivre, cette fièvre romantique n'est guère définie. Chez d'autres, elle prend au contraire la forme d'un irrésistible désir, d'un besoin d'être ou de faire quelque chose. Moi, je voulais être marin !... J'avais, une fois, aperçu dans la rue de notre petite ville de province un officier de marine. Depuis ce jour, je ne rêvais que de l'uniforme aux galons d'or. Ma mère fut effrayée. Mais elle ne put s'opposer à mon désir.

(A suivre)



Et maintenant, déjà l'âge des souvenirs : vingt-cinq ans de cinéma !

Quand



Suzet Mais



Ouf ! Fini ! Hâtons-nous d'enfiler une robe !



Un fiacre ? Non, c'est trop cher !



Suzet Mais n'a pu échapper à l'œil des agents.



La nuit fantastique...

sur le CARREAU des HALLES

« Tout brûle ! On va tourner »... Marcel L'Herbier donne à son interprète les dernières instructions.

fait UN VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

Et voilà notre vedette au poste... Triste nuit en perspective, dans un décor qui manque de chaleur et d'amitié.

Un carnet de notes de Suzet Mais, trouvé par Jean Guigo.

22 h. 45, Théâtre Daunou : Oui ! Ça y est ! La représentation est terminée. Déshabillons-nous vite, le métro attend.

Enterrée dans mon vestiaire, et séparée de lui par un rideau de crotonne, je bavarde avec mon jeune et sympathique camarade Jean Paqui. Mais la grande aiguille de ma montre frôle les 11 heures fatidiques, signe menaçant de l'ultime métro. Jean Paqui, flairant le danger, me quitte précipitamment. Et il a de grandes ambitions, lui !

23 h. 45 : Il faut me rendre à l'évidence : j'ai raté le dernier métro.

Le marche... depuis combien de temps, au juste ? Difficile de le savoir. Ma montre n'a point de cadran lumineux et, au reste, une rapide osculation m'a permis de constater qu'elle était arrêtée. Je vais demander l'heure à ces deux passants ahurés, dont l'un entend les pas devant moi.

Il est minuit 12, marseillaise !

Eh, très aimablement, mes interlocuteurs, me prenant sous leur protection, m'accompagnent !

0 h. 30 : Jusqu'au poste de police le plus proche. Car ces deux messieurs étaient des agents. Je n'ai pas de laissez-passer de nuit, et l'un devine la relation de cause à effet, qui amène le brigadier à me dire :

— Il faudra attendre ici cinq heures du matin...
— Vraiment, c'est un brave homme, ce brigadier, et il a presque l'air de s'excuser.
— Il n'y a pas de quoi, brigadier, il n'y a pas de quoi, mais tout de même...
— Que faire, mon Dieu, que faire ?
— Eh bien ! mais... rester ?

2 heures, le suis restée. Et j'attendais là, non pas l'aube (ça ferait tout de même un peu tard), mais le premier métro. Je bavarde avec les « agents de l'autorité » qui perdent rapidement leur caractère officiel et un peu... intimidant pour se manifester ce qu'ils sont en réalité : de braves gens, simples,



Voulez-vous connaître le secret de votre avenir ? Vite, une réussite, messieurs les agents !

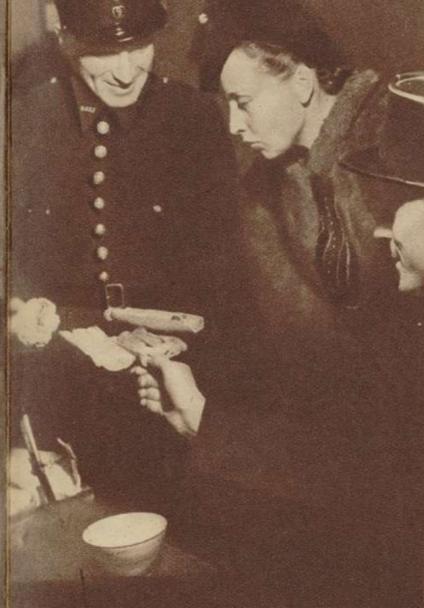
aimables, enchantés de l'aubaine qui leur vaut la compagnie d'une « personne » du sexe pour terminer leur « voyage au bout de la nuit ». L'un d'eux est superstitieux (il a une façon de toucher du bois quand on parle de malheur, qui ne trompe guère). J'ai sur moi un jeu de cartes, et j'en profite pour les lui tirer. Il est enchanté :

1, 2, 3, 4, 5... une jeune femme blonde...
1, 2, 3, 4, 5... une maison de campagne...
Comme ils se préparent à boire du viandox, je leur fais remarquer que c'est la tête d'une femme... et c'est moi qui le leur accorde.

4 h. 15 : L'eau est bouillante, le viandox est



La tactique a réussi... ! Les agents sont de braves gens. Suzet Mais aura sa part du festin !



Voilà pourtant de bien appétissants sandwiches ! Suzet Mais, qui n'a pas diné, voudrait bien participer à la collation. Il faudrait pour cela user de diplomatie... Ah ! que c'est bon un bouillon bien chaud, quand on doit passer la nuit au poste !



MARCEL L'HERBIER a commencé cette semaine à Joinville les prises de vues de son nouveau film *La Nuit fantastique*, un film qui, comme son titre l'indique, et selon ce que l'auteur lui-même nous a confié, fera une large place au rêve, à l'irréel, à la féerie. Le décor dans lequel on tourne les premières scènes est pourtant solidement planté dans la réalité. Il représente un coin de la capitale, et justement, si l'on peut dire, le plus matérialiste, celui que Zola appelait le « ventre de Paris ». Un décor vaste, tout encombré de voitures, de marchands, avec la perspective de Saint-Eustache comme toile de fond. On voudrait découvrir dans quelque coin du plateau un potiron égaré, quelque chou-fleur appétissant... mais il n'y a rien qu'on puisse emporter dans sa serviette pour améliorer l'ordinaire, rien que des fleurs, des montages de fleurs où les chrysanthèmes sont rois... Ne croyez pas cependant que Marcel L'Herbier ait abandonné, pour le carreau des Halles, ce domaine des nuages dans lequel il voulait nous mener... Une fée, un personnage de songe traversera tout à l'heure le décor, sans toucher terre, et volera vers Saint-Eustache comme un ange... On ne s'en étonnera qu'à demi lorsqu'on saura que cette fée prend les traits de Micheline Presle et que le visionnaire en est Fernand Gravey.

— Nous commençons par la scène du rêve, nous dit L'Herbier; c'est aussi le point de départ de notre action, d'une obsession qui poursuivra Fernand Gravey dans l'état de demi-veille que lui vaut le surmenage... En salopette et gros pull-over de laine, le héros de cette aventure cherche-t-il la femme de son rêve ? Il ne trouve autour de lui que des fleurs et les garçons des Halles à qui, du reste, il ressemble comme un frère.

— Je prépare mon agrégation d'histoire... mais oui ! Je ne rêve pas encore. Cette tenue, c'est celle de mes nuits : comme beaucoup d'étudiants, je travaille manuellement pour pouvoir poursuivre mes études et cela me vaut de vivre à demi éveillé, à demi somnolent, dans un état qui ne me permet plus de faire la part exacte du réel et du songe...

* Vous me trouvez encore aujourd'hui dans une forme assez normale, mais je me mets pas à pas dans l'esprit de mon personnage et bientôt, demain peut-être, il est possible que le plateau tout entier ressemble à une maison de lous !

* Nous partons tous, vous le voyez, d'un domaine tout naturel où les êtres et les choses sont à leur place. Mais l'obsession de mon rêve, cette belle jeune fille, cette vision blanche, que je vais entrevoir, s'imposera peu à peu à moi et je la poursuivrai à travers la réalité, pour, vous le devinez, la rencontrer un jour...

* Il faut tout le doigté de L'Herbier pour jouer ainsi aux lisières du réalisme et de la fantaisie et faire passer naturellement des choses qui ne manquent pas d'audace.

La Nuit fantastique par ce côté féérique sera d'ailleurs un film plein de choses amusantes. Soupault disait déjà, voici plusieurs années : « Le comique est très proche de ce que nous nommons aujourd'hui la poésie. » C'est là un point de vue que partagera sans doute Marcel L'Herbier et que son principal interprète est tout prêt d'accepter.

Il parle de son personnage avec une sympathie de bon augure et une conviction réconfortante. Autour de lui, les « forts » passent, tout chargés de présents, un accessoiriste, sous prétexte de couleur locale, arrose à grands seaux d'eau un « carreau » des Halles, déjà bien humide pourtant, des odeurs de fleurs montent vers les praticables où les électriciens vont peut-être s'assoupir sous ces effluves embaumés... On commence à croire à la jeune fille volante, insaisissable et désirée.

Faire partager au spectateur son propre rêve, c'est pour l'auteur, tout le secret du cinéma, comme c'est celui de tout art, quelque forme qu'il prenne pour nous séduire. Avec Fernand Gravey et Micheline Presle, couple charmant de jeunesse et d'illusions légères, voici l'invitation au voyage, à un voyage au bout de la nuit des songes...

Pierre LEPROHON.

Quel négligé pour un jeune premier aussi aimé que Fernand Gravey !



Le gagster n° 1 : Marcel RIVET ou un "gag" par heure

Gaby Morlay est rentrée à Paris



Les doigts de Rivet se joignent en cornet, se défont, dessinent un décor dans l'espace. « Pendant douze ans, j'ai gagné mon pain comme scénariste, un peu partout à l'étranger. Pendant douze ans, sans un jour de répit, j'ai « pensé cinéma ».

« L'existence était un film ? »

« On tirait plutôt les films de l'existence, et quoi qu'elle fût bourrée d'imprévu, ce n'était pas comme d'inventer toujours des situations nouvelles... »

« Une idée originale, des rebondissement, des retournements, pas de trous, un rythme vit, allégre. C'est tout le secret du succès des bons films. Le cinéma est un art concret, non abstrait. Le mouvement divulgue les réactions psychologiques des personnages et non les longs discours élogés. Un de mes grands patrons me répétait toujours : « Du dynamisme, voilà ce qu'il me faut. Que le synopsis soit bien écrit, je m'en fiche. Qu'il soit littéraire et bien tourné, je m'en fiche. Que l'on m'amène plutôt un machin bécé, mais qui contienne un thème inédit, et je l'achète. » Il avait raison, ce grand patron.

« Aussi, quand je revins définitivement en France, je fus tout surpris de m'apercevoir qu'on traitait la plupart des films comme des pièces de théâtre, et que les commanditaires ne comprennent pas que l'écran est à l'opposé de la scène.

« On se contentait ici bien souvent, de photographier trois actes ou bien d'imaginer des actes. On n'adaptait pas. On se confinait dans de vieilles formules, dans les procédés vaudevillesques d'il y a cent ans. A cette époque, en effet, il surgit tout à coup à Paris, et immédiatement dans certains petits cercles de certains auteurs dramatiques et de certains romanciers, on n'entendit plus que : « Connaissez-vous Rivet ? »

« On a connu Rivet. On l'a rencontré en compagnie de gens célèbres. Puis la guerre a éclaté. Il s'est lancé dans la bagarre avec témérité, comme si les obus étaient chargés à blanc comme dans les films. Croix de guerre.

« Alors ce vagabond un peu cinglé s'est marié avec

Suzanne Dehelly. Fantaisie de deux fantasistes.

« Depuis je n'ai pas arrêté de travailler. Quand il faut injecter un peu de cacodylate moral à un scénario, on me téléphone, j'accours. Et, mon expérience aidant, je trouve mécaniquement le gag nécessaire pour le décongeler. C'est ainsi que je suis devenu « Gagman ». C'est si amusant ! »

« Bien sûr que c'est amusant, mais c'est ingrat. Son vrai destin, sa vraie fonction est de fabriquer des scénarios nerveux, pleins de vitalité. D'ailleurs, ne vient-il pas, avec Cayatte, d'en terminer un : « La fiancée du monde » qui est sous option ? Ne prépare-t-il pas en ce moment, avec Henri Decoin, le prochain film de Danielle Darrieux ? Dans ses trois, ne possède-t-il pas trois ou quatre sujets, qui ne demandent rien à personne ? Sur sa machine à écrire ne s'en trouve-t-il pas la moitié d'un qui s'élabore ? Et dans sa tête n'en a-t-il pas une douzaine en gestation ? Car Marcel Rivet a des idées, comme d'autres ont des ennuis.

« C'est ce qui fait sa force. »

Françoise RAIS.

On l'attendait depuis longtemps. La voici. Gaby Morlay est à Paris. Elle est arrivée sans bruit et sans fleurs.

A peine quelques jours de courses chez les couturiers, dans les magasins — le temps de s'habiller et de se ravitailler — et Gaby Morlay commencera à tourner le prochain film de Sacha Guitry, *Le Destin fabuleux de Désiré Glary*.

La créatrice de tant de films fameux n'avait pas tourné depuis deux ans. Après l'armistice, elle entreprenait une grande tournée théâtrale en France et en Afrique du Nord.

Mais Gaby Morlay n'est pas seulement à Paris pour tourner un film. Elle a de nombreux projets de théâtre et de cinéma.

La célèbre artiste observe à leur sujet la plus grande discrétion.

En dépit de tant de succès, Gaby Morlay est restée superstitieuse.



Un drôle de type ce Marcel Rivet et un type drôle.

Un drôle de type, puisque ce Français de Limoges s'expatriait tout jeune, battait longuement dans toutes les parties du globe, et força le succès à coups de volonté, de ténacité et de talent.

Un drôle de gueule, une gueule en pain d'épice, un peu simiesque tant elle est mobile. Deux yeux couleur d'huitre qui roulent sans arrêt, comme bousculés par les pensées. Un nez cassé de boxeur, relevé tout au bout avec une insolence de valet de comédie. De bonnes lèvres épaisses qui donnent confiance, largement ouvertes sur des dents en goucha. Et de chaque côté des narines deux très profonds sillons qui sont comme des cicatrices laissées par des sourires. Un drôle de gueule, certes, une gueule qui a de la gueule : un mélange de Paul Morand et de Foulgita.

La "Cléf des Songes" prend la clé des champs

M. Marcel Garné, qui avait séjourné dans le Midi pour tourner les extérieurs de *Juliette ou la Cléf des songes*, renonce à poursuivre les prises de vue.

Le devis du film dépasserait les prévisions prévues. Cependant, cette interruption ne serait que provisoire. Quant à nous, nous l'espérons.

En attendant, voici M. Garné au chômage. Il songe à porter à l'écran *Léonard*, de Jean Anouilh. Quant à Jean Marais, il doit être bien ennuyé : il avait quitté la Comédie-Française pour tourner *Juliette ou la Cléf des songes*.

Un acteur de théâtre Louis SALOU commence à faire du cinéma

moment même, Salou remonte un gros succès dans *Marie Stuart*, chez Baty.

A chacune de ses créations, la presse l'a encensé, le public lui a fait fête. Comment se fait-il que le cinéma ait tant attendu pour l'attirer ?

« Ma foi, nous répond Louis Salou en souriant, peut-être parce que je suis trop timide ou trop paresseux pour faire la moindre démarche. Et puis je ne me promène jamais sur les Champs-Élysées.

« Cependant, vous êtes content de tourner *Symphonie Fantastique*, sous la direction de Christian Jaque.

« Oui, je joue le directeur de l'Opéra. Je dois dire que je prends très vite goût au cinéma. Dans quelques jours, je tournerai dans *Boléro*.

« Les producteurs ont mis le temps à découvrir Louis Salou. Le public l'adopte d'emblée.

Interview-Éclair

La "Cléf des Songes" prend la clé des champs

M. Marcel Garné, qui avait séjourné dans le Midi pour tourner les extérieurs de *Juliette ou la Cléf des songes*, renonce à poursuivre les prises de vue.

Le devis du film dépasserait les prévisions prévues. Cependant, cette interruption ne serait que provisoire. Quant à nous, nous l'espérons.

En attendant, voici M. Garné au chômage. Il songe à porter à l'écran *Léonard*, de Jean Anouilh. Quant à Jean Marais, il doit être bien ennuyé : il avait quitté la Comédie-Française pour tourner *Juliette ou la Cléf des songes*.

Une constellation de vedettes autour du "Lit à colonnes"

Un producteur, lorsqu'il devient metteur en scène, ne se refuse rien.

C'est ainsi que Roland Tual qui, comme nous l'avons annoncé, va réaliser *Le Lit à colonnes*, d'après le roman de Louise Vilmorin, va peut-être engager Odette Joyeux, Ledoux, Jean Tissier, Larquey et Alain Cuny.

Et ce n'est pas fini... Arletty, Madeleine Renaud et Marie Déa sont pressenties pour compléter la distribution.

Il y a de la place pour tout le monde dans *Le Lit à colonnes*.

Les YEUX de PARIS

- AUBERT-PALACE (26, bd des Italiens, Pro. 84-54). P. 12-45. 23. Le jour se lève (Jean Gabin).
- BALZAC (136, Champs-Élysées, Ely. 52-70). P. 14, 15-22, 45. Ici l'on pêche (avec Jean Tranchesi).
- BERTHIER (33, bd Berthier, Gal. 74-15). M. Jeu et sam. 15. S. 20, 30. dim. et fêtes. P. 14-23. Jusqu'au 16 décembre inclus : Paris-New-York (J. Berry, Gaby Morlay, Michel Simon).
- BELLEVILLE-PATHE (25, rue de Belleville, Nor. 64-05). M. 14, 30. S. 20, 15. dim. et fêtes. P. Du 10 au 16 inclus : Le Duel et Violon d'Ingres. Du 17 au 23 inclus : Cœur Immortel et À l'assaut des Montagnes.
- BIARRITZ (79, Champs-Élysées, Ely. 42-33). P. 14-23. Remorques (Jean Gabin, Michèle Morgan, Madeleine Renaud et Ledoux).
- BONAPARTE (pl. St-Sulpice, Dan. 12-21). P. 14-23. Du 10 au 16 inclus : Le Valet Maître (Edith Piaf).
- GRAND-CINEMA-AUBERT ROSQUET (55, av. Boquet, Inv. 44-11. M. 14, 45. S. 20, 30. Dim. P. Du 10 au 16 inclus : Narcisse. Du 17 au 23 inclus : Nuit de Décembre.
- CAPITOL-PATHE (6, rue de la Chapelle, Nor. 37-90). P. 14-23. Du 10 au 16 inclus : Cœur Immortel et À l'assaut des Montagnes. Du 17 au 23 inclus : Parade en 7 nuits, et Le Valet.
- CESAR (83, Champs-Élysées, Ely. 38-91). P. 14-23. Le Croiseur Sébastopol (avec Camilla Horn).
- CINEMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES (118, Champs-Élysées, Ely. 61-70). P. 13, 45-22, 30. Jusqu'au 22 inclus : Gueule d'Amour (Jean Gabin). À partir du 23 : Arts, Sciences, Voyages (La Palatine de la Mecque, l'Opéra de Paris, le Petit Poucet, la Vole Triomphale).
- CINE-OPERA (52, av. de l'Opéra). P. 14-23. Premier Bal (Marie Déa, François Périer, R. Rouleau).
- CINEMA-PATHE-ORLÉANS (97, av. d'Orléans, Gob. 78-56). M. 14, 45. S. 20, 15. Du 10 au 16 inclus : La Folle Imposture et Voyage dans la Lune. Du 17 au 23 inclus : Le Duel et Violon d'Ingres.
- CINEX (2, bd de Strasbourg, Bot. 41-00). P. 10, 30-23. Du 10 au 16 inclus : Le Roman d'un Tricouper (Sacha Guitry). Du 17 au 23 inclus : Michel Strogoff.
- CLUB DES VEDETTES (2, rue des Italiens, Pro. 88-81). Paris-New-York (J. Berry, Gaby Morlay, Michel Simon).
- COLISEE (38, Champs-Élysées, Ely. 63-46). P. 14-23. Histoire de Bire (avec Fernand Grévy).
- CONVENTION (29, rue Alain-Charrier, Vau. 42-27). P. 14, 15-23. Du 10 au 16 inclus : Narcisse. Du 17 au 23 inclus : Nuit de Décembre.
- DEMOURS (7, rue Demours, Odé. 22-44). M. 14, 30. S. 20, 15. Dim. et fêtes. P. 23. Du 10 au 16 : Michel Strogoff et Mon Galop. Du 17 au 23 : Parade en 7 nuits, et Le Valet.
- ÉRMITAGE (77, Champs-Élysées, Ely. 15-71). P. 14, 15-22, 45. Jusqu'au 18 décembre : Montmartre sur Seine (avec Edith Piaf, Henri Vidal, J.-L. Barrault).
- FRANÇAIS (80, bd des Italiens). P. 14-23. Remorques (Jean Gabin, Michèle Morgan).
- FÉRIQUE (146, rue de Belleville, Mon. 66-21). M. 14, 15. S. 20, 15. P. 14-23. Du 10 au 16 : Le Duel et Violon d'Ingres. Du 17 au 23 : Cœur Immortel et À l'assaut des Montagnes.
- GAUMONT-PALACE (pl. Clichy, Mar. 58-00). P. 14-23. Du 10 au 16 : Le Croiseur Sébastopol (avec Arletty). Du 17 au 23 : Fronton Jeune et Bialer Aïné.
- GAUMONT-THÉÂTRE (17, bd Poissonnière, Gut. 33-16). P. 13-23. Madame Sans-Gêne (avec Arletty).
- GABETTA (6, rue Belgrand, Rog. 31-74). P. 14, 15-23. Du 10 au 16 inclus : Le Duel. Du 17 au 23 inclus : Le Valet-Maître.
- CHENILLE-AUBERT (141, av. Emile-Zola, Ség. 01-70). P. 14-23. Du 10 au 16 inclus : Narcisse. Du 17 au 23 inclus : Nuit de Décembre.
- HELDER (34, bd des Italiens, Pro. 11-24). P. 13, 30-23. Du 10 au 16 : Premier Bal. Du 17 au 23 : Chèque au Porteur (avec Lucien Baroux).
- IMPERIAL (29, bd des Italiens, Ric. 73-52). P. 14-23. Du 10 au 23 : L'Assassinat du Père Noël (Harry Baur).
- LECOURBE-PATHE (115, rue Lecourbe, Vau. 43-88). M. Jeu sam., dim. et fêtes. S. 20. Du 10 au 16 inclus : La Folle Imposture et Voyage dans la Lune. Du 17 au 23 inclus : Le Duel et Violon d'Ingres.
- LE TRIOMPHE (92, Champs-Élysées, Bal. 45-76). P. 14-22, 40. Premier Bal (Marie Déa, François Périer, Raymond Rouleau).
- LORD BYRON (122, Champs-Élysées, Bal. 04-22). P. 14, 15-22, 45. Jusqu'au 17 décembre : Rivalité (avec les petits chanteurs de Vienne).
- LOUXOR-PATHE (170, bd Magenta, Tru. 38-58). P. 14-23. Du 10 au 16 inclus : Parade en 7 nuits et Le Valet. Du 17 au 23 inclus : Opérette et Ski au Tyrol.
- LUTETIA-PATHE (Du 10 au 16 inclus : Parade en 7 nuits et Le Valet. Du 17 au 23 inclus : Opérette et Ski au Tyrol).
- LYON-PATHE (12, rue de Lyon, Did. 91-59). P. 14-23. Du 10 au 16 inclus : Le Duel et Violon d'Ingres. Du 17 au 23 inclus : Nuit de Décembre et Bolides de la Neige.
- MADELINE (14, bd de la Madeleine, Opé. 56-03). P. 12-23. Le Revillon brûlé (avec Marcel Herrand).
- MAGIQUE (23, av. de la Motte-Picquet, Ség. 69-77). M. 14, 45. S. 20, 30. D. et Fêtes P. Du 10 au 16 : La Folle Imposture et Voyage dans la Lune. Du 17 au 23 : Le Duel et Violon d'Ingres.
- MAINE (95, av. du Maine, Sul. 26-11). M. 14, 30. S. 20. Dim. P. 14, 19. Du 10 au 16 : Narcisse et Hardasses de Péchours. Du 17 au 23 : Le Duel et Violon d'Ingres.
- MARVAUX (15, bd des Italiens, Ric. 93-90). P. 14-23. L'Épave du Temps (parlant français).
- MAX-LINDER (24, bd Poissonnière, Pro. 40-04). P. 14-23. S. 20. Dim. P. 14-23. Du 10 au 16 : Bar du Sud et l'Aiguille verte. Du 17 au 23 : Parade en 7 nuits et Le Valet.
- METROPOL-PATHE (86, av. de St-Ouen, Mar. 26-24). M. 14, 30. S. 20. Dim. P. 14-23. Du 10 au 16 : Bar du Sud et l'Aiguille verte. Du 17 au 23 : Parade en 7 nuits et Le Valet.
- MONTMARTRE-PATHE (3, rue d'Odessa, Dan. 65-13). P. 14-23. Du 10 au 16 : La Folle Imposture et Voyage dans la Lune. Du 17 au 23 : Le Duel et Violon d'Ingres.
- MONTMARTRE-AUBERT-PALACE (73, av. d'Orléans, Gob. 51-23). P. 14-23. Du 10 au 16 : Narcisse. Du 17 au 23 : Nuit de Décembre.
- MOULIN-ROUGE (Pl. Blanche, Mon. 63-26). P. 14-23. Jusqu'au 16 inclus : Nouveau Sébastopol. À partir du 17 : Nuits de jeunesse (Harry-Baur).
- MOZART-PATHE (59, rue d'Auteuil, Aut. 09-79). M. 14, 30. S. 20, 15. Dim. et fêtes P. 14-23. Du 10 au 16 : Parade en 7 nuits et Le Valet. Du 17 au 23 : Opérette et Ski au Tyrol.
- NORMANDIE (116, Champs-Élysées, Ely. 41-18). P. 14-23. Frieses Nocturnes (Lizzy Wildermuth). À partir du 16 : Prisonniers (Lucien Baroux).
- OLYMPIA (28, bd des Capucines, Opé. 47-20). P. 14-23. Nuits de jeunesse. À partir du 16 : Frieses Nocturnes (et Attractions).
- PANTHEON (13, rue Victor-Cousin, Odé. 15-04). P. 14-23. Du 10 au 16 : Monsieur Coccolone (Larquey). Du 17 au 23 : L'Aigle Lézarde (F. Renard).
- PALAIS-ROCHOUAULT (58, bd Rochechouart, Mon. 83-62). P. 14, 45-23. Jusqu'au 16 inclus : Yaméli sous les Cèdres (avec Charles Vanel).
- PANORAMA (2, bd des Capucines, Opé. 34-30). P. 15-23. Nous les Gosses (avec Louise Carletti).
- RADIO-CITE-BASTILLE (5, rue du Faubourg-St-Antoine). P. 14-23. Du 10 au 16 : Scandale à Vienne. Du 17 au 23 : P. 14, 45-23. Jusqu'au 16 inclus : Yaméli sous les Cèdres (avec Charles Vanel).
- RADIO-CITE-MONTMARTRE (6, rue de la Gaîté). P. 14-23. Du 10 au 16 : Narcisse. Du 17 au 23 : Le Joueur.
- REGINA (155, rue de Rennes, Lit. 26-36). P. 13, 30-23. Du 10 au 16 : Narcisse. Du 17 au 23 : Nuit de Décembre.
- ROYAL-PATHE (57, av. Wagram, Eto. 12-70). P. 14-23. Du 10 au 16 : Paris-New-York. Du 17 au 23 : L'Étrange Suzy et Sous les Miquettes noires.
- SAINTE-MICHEL (17, pl. St-Michel, Dan. 78-17). P. 13, 45-23. Du 10 au 16 : Volpone. Du 17 au 23 : Le Duel.
- SAINTE-PAUL (73, rue St-Antoine, Arc. 07-47). P. 14, 15-23. Du 10 au 16 : Nuit de Décembre. Du 17 au 23 : Le Valet-Maître.
- SCALA (13, bd de Strasbourg, Pro. 40-00). P. 14-23. Du 10 au 16 : Le Bois Sacré. Du 17 au 23 : Le Valet-Maître.
- SELECT-PATHE (8, av. de Clichy, Mar. 23-49). P. 14-23. Du 10 au 16 : Cœur Immortel et À l'assaut des Montagnes. Du 17 au 23 : Parade en 7 nuits et Le Valet.
- SPLENDID-CINEMA-AUBERT (60, av. de la Motte-Picquet, Ség. 62-33). P. 14, 45-23. Du 10 au 16 : L'Enfer des Anges. Du 17 au 23 : Le Duel.
- STUDIO-BERTRAND (29, rue Bertrand, Rog. 64-66). M. 15. S. 20, 15. Dim. P. 14-19. Du 10 au 15 : Michel Strogoff. Du 17 au 23 : Augustin.
- STUDIO-PARNASSE (21, rue Bréa, Dan. 58-00). M. 13, 30. S. 20, 30. Dim. et fêtes P. 14-22, 45. Du 10 au 16 : Opérette (Version française). Du 17 au 23 : L'Assassinat du Père Noël.
- STUDIO-UNIVERSAL (31, av. de l'Opéra, Opé. 05-12). P. 13, 30-23. Jusqu'au 16 décembre inclus : Parade en 7 nuits.
- VIVIANNE (49, rue Vivienne, Gut. 41-39). P. 14-23. Du 10 au 16 : Parade en 7 nuits. Du 17 au 23 : Femmes pour Galop.
- VICTOR-HUGO (131 bis, av. Victor-Hugo, Pas. 49-75). M. 14, 45. S. 20, 15. Dim et fêtes. P. 14, 19, 30. Du 10 au 16 : Parade en 7 nuits et Le Valet. Du 17 au 23 : Opérette et Ski au Tyrol.
- VOLTAIRE (93, rue de la Roquette, Rog. 65-10). P. 14-23. Du 10 au 16 : Nuit de Décembre. Du 17 au 23 : Le Valet-Maître.
- TIVOLI-AUBERT (14, rue de la Douane, Nor. 26-44). P. 15-23. Du 10 au 16 : Nuit de Décembre. Du 17 au 23 : Le Valet-Maître.
- URSULINES (10, rue des Ursulines, Odé. 39-19). M. 14, 30. S. 20, 30. Dim. et fêtes. P. 14, 30-22, 40. Du 10 au 16 : Ménage moderne (Willy Fritsch). Du 17 au 23 : Théâtre de la Vie (avec Lucien Gallas, Irène Corday, Aïmas).
- ZENITH (17, rue Malte-Brun, Rog. 29-85). P. 14, 15-23. Du 10 au 16 : Nuit de Décembre. Du 17 au 23 : Diamant Noir.

Le grand public du cinéma ne connaît pas encore Louis Salou.

Mais dans les milieux du théâtre, personne n'ignore cet extraordinaire acteur qui, dix années durant chez les Pitoëff, puis à l'Œuvre, au théâtre Michel, au théâtre St-Georges, aux Ambassadeurs, a joué absolument tous les personnages, depuis les jeunes premiers jusqu'aux vieillards, a montré toutes les qualités qu'on peut demander à un comédien : tenue, sensibilité, finesse, puissance. En ce

Le théâtre a trouvé un Franz Liszt mais le cinéma en cherche un

Nous avons annoncé dernièrement que Pierre-Richard Willm allait incarner Liszt dans la nouvelle pièce de René Fauchois, que va monter le théâtre du Gymnase et nous ajoutions que le cinéma utiliserait peut-être un jour la ressemblance qui existe entre le compositeur et l'acteur.

Or, nous apprenons que l'excellent metteur en scène Bernard Deschamps prépare un film sur Liszt d'après un scénario qu'il écrit en collaboration avec le critique musical Arthur Horec.

Bernard Deschamps est à la recherche d'un comédien capable de personnifier son héros.

Si cela peut lui rendre service, nous nous permettons de lui signaler Pierre-Richard Willm.

Un rêve qui devient une réalité

Léo Joannon tournera "Le Camion blanc"

Il y a plusieurs années déjà, Léo Joannon écrit un scénario qui s'intitule *Le Camion Blanc*. Formé à bien des scénarios, celui-ci dormait dans un tiroir.

Le rêve va enfin se réaliser. Déjà, les vedettes sont engagées. Ce sont : Marguerite Moreno, Jules Berry, Jean Chevrier, Charpin. Cette distribution sera probablement complétée par Blanchette Brunoy.

On peut être sûr que Léo Joannon aura pour *Le Camion blanc* toute la tendresse et toute l'attention d'un père.

Indications mystérieuses

Son nom est celui d'une petite commune de Seine-et-Oise.

Au cinéma elle débute seule... car elle fut une orpheline célèbre... cela ne l'empêche pas d'avoir plus tard deux peres.

Notre charmante vedette aime beaucoup les livres. Anatole France est son auteur préféré. Ajoutons, mais vous le savez déjà chez lecteurs, que cette mystérieuse vedette est simple et modeste. Maintenant, mettez-vous au travail, cherchez bien dans vos souvenirs et nul doute qu'une nuit ne vous porte conseil.

PETITES FILLES... Ciné Mondial a pensé à votre Noël.

Un concours pour les enfants... Un concours pour "LES PETITS"... Lire dans notre prochain numéro... Une future vedette... Et 40 heureux !

Le Portrait mystérieux

THÉÂTRE DU GRAND PALAIS

ACTUELLEMENT, REPRÉSENTATION THÉÂTRALE DE

MANFRED SCHUMANN

MUSIQUE DE

POUR LES HEURES ET LES JOURS DE REPRÉSENTATION CONSULTER LES JOURNAUX

LOCATION : ELV. 83-16 - LA SALLE EST CHAUFFÉE

Soyez perspicace, complétez ce portrait mystérieux, envoyez-le à « Ciné-Mondial » (concours du Portrait mystérieux) et si votre réponse est exacte, vous recevrez une superbe photo dédiée par la vedette mystérieuse.

Prénom : _____

Nom : _____

Cheveux : bruns.

Yeux : bruns.

Portrait astrologique

Le scorpion influera « la vedette mystérieuse » de cette semaine qui est née un 16 novembre à minuit. Jupiter en bon aspect avec Vénus accorde grâce et amabilité. La lune en conjonction avec Mars et en sextile à Saturne dénote une volonté énergique, la fermeté et les qualités d'organisation et de direction. Un sextile Soleil-Jupiter accorde à notre vedette une grande simplicité et une certaine facilité d'adaptation.

Portrait chiromagique

La ligne de tête décline vers le mont de Mars et de Lune, c'est le signe d'un tempérament passionné qui se donne tout entier à son art. La multiplicité des lignes indique un esprit chercheur ayant un constant besoin de connaître et d'apprendre ; tout sollicite sa curiosité et tient constamment son esprit en éveil. Un rameau très net monte de la vitale sur le tertre jupitérien amenant l'élevation sociale de même que la solaire affirme une belle réussite artistique.

Le Portrait mystérieux de la semaine dernière était celui de Fernand Grévy. Il faut reconnaître que la sagacité de nos lecteurs est à l'abri de tout système, car c'est par milliers que nous avons reçu la solution satisfaisante ; à tel point que les deux mains de Fernand Grévy ne suffiraient pas à signer le portrait dédicacé. Aussi, nous sommes à notre grand regret contraints de leur demander d'avoir un peu de patience. AVEZ-VOUS PENSÉ à retenir le numéro de NOËL de CINÉ-MONDIAL chez votre dépositaire habituel.

COURS DE CINÉMA (35, rue Ballu MIHALESCO) (Trinité 40-12)

LE COIN DU FIGURANT

Cette semaine aux studios :

- BILLANCOURT. — *Symphonie fantastique*. — Réal. : C. Jaque.
- REGIE : Hoss-Continental.
- NEUILLY. — *Les inconnus dans la maison*. Réal. : H. Delecluse-Continental.
- PROFONON. — *Mademoiselle Swing*. — Réal. : R. Potier.
- REGIE : Leclerc-S. U. F.
- FRANÇOEUR. — *Boléro*. — Réal. : J. Boyer. — Régie : Bulhère-Patbé.
- EPINAY. — *Croisières sidérales*. — Réal. : Swobada. — Régie : Hérold-Industrie Cinématographique.
- BUTES-CHAUMONT. — *La duchesse de Langeais*. — Réal. : d'Arletty. — Régie : Brachet-S.O.F.R.C.
- JOINVILLE. — *La nuit fantastique*. — Réal. : M. L'Herbier. — Régie : Michaud et Testard-U.T.C.
- SAINTE-MAURICE. — *Vie privée*. — Réal. : H. Fescourt. — Régie : Tanzière-Régéon.

ON PREPARE

Le destin fabuleux de Désiré Glary. — Prod. C.C.F.C. 93, Ch.Élysées. — Réal. : Sacha Guitry. — Régie : Delmondé et Parlatier. Cette production entrainera par la suite la réalisation de *L'Amant de Bornes*, d'après la pièce de Léopold Marchand.

Babylonia. — Réal. : Ester. Le découpage de ce film est toujours en cours. Espérons donner une date de réception dans notre prochain numéro.

Le femme que j'ai le plus aimée. — Régina, 44, Ch.Élysées. — Ce film entre dans la phase de découpage, aussi inutile de se déranger. — Réal. : R. Vernay, du scénario d'Yves Mirande.

Le chemin du cœur. — Sirius, 40, rue François-I^{er}. Réal. : L. Mathot. — La préparation de ce film est en cours.

Savez-vous que ? Pour se rendre au studio de Billancourt ; prendre le métro jusqu'à la porte de St-Ouen. L'ÉCHOTIER DE LA SEMAINE.

TOUS LES
VENDREDIS

Ciné- mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 19. — 12 DÉCEMBRE 1941.

4^{F.}



JEAN TRANCHANT,
transfuge de la chanson
et vedette de l'écran...

(Photo Piaz.)